

Droit et Liberté

HEBDOMADAIRE FONDE DANS LA CLANDESTINITE

Nouvelle série. — N° 32 (100)

14 JUILLET 1949

Prix : 25 fr.

LE NUMERO 100

Le hasard veut que la parution du numéro 100 de *Droit et Liberté* coïncide avec le 160^e anniversaire du 14 juillet 1789.

Heureuse coïncidence ! Y a-t-il, en effet, date historique qui puisse aussi bien plaider pour les droits et les libertés que nous défendons ?

Mais voici un autre anniversaire et qui constitue comme l'antithèse du 14 juillet. C'est l'ignominie, sans précédent dans l'histoire de Paris, de la chasse à l'homme et du massacre des enfants le 16 juillet 1942. Le hasard, aussi, veut que le numéro 100 de notre Tribune paraisse en la semaine anniversaire de cette tragédie.

D'une part, anniversaire de la grandeur humaine, qui affranchit les persécutés et proclame l'égalité des droits. D'autre part, anniversaire de la bassesse des oppresseurs qui exterminèrent, par millions, hommes, femmes et enfants, pour reconquérir le droit d'opprimer ! En plaçant, aujourd'hui, notre journal sous le signe de ce double anniversaire, nous entendons donner toute la mesure de la lutte que nous menons avec les hommes du 14 juillet contre les hommes des 16 juillet !

Parce que les coupables du 16 juillet ne sont pas châtiés, parce que les assassins nazis relèvent la tête et aspirent à la revanche, le 14 juillet impose au peuple de France le devoir d'affirmer avec force sa volonté, d'avancer dans la voie de la libération et du progrès en stoppant toutes les entreprises qui aboutiraient à une nouvelle guerre, à de nouvelles persécutions.

Le Mouvement contre le Racisme, l'Antisémitisme et pour la Paix, auquel *Droit et Liberté* s'associe pour le combat salutaire, nous appelle à manifester, aux côtés de toutes les organisations républicaines, le 14 juillet, de la Bastille à la Nation. Nos lecteurs répondront à l'appel et formeront une masse compacte.

Trois jours après, le 17 juillet, à 10 heures du matin, forts de la solidarité des démocrates, nous irons devant le Vélodrome d'Hiver rendre hommage aux martyrs dont le souvenir reste à jamais vivant en nous.

14 juillet, 16 juillet : deux dates où nous renforcerons notre union et notre action pour gagner de nouvelles victoires.

M. VILNER.

UN ESPAGNOL

a conquis Montreuil

C'ÉTAIT un merveilleux dimanche, ensoleillé.

Et dans les petites rues de Montreuil, comme par les larges artères de la porte, un flot humain était déversé vers le Parc Mabille.

Des femmes, des enfants, des hommes, des jeunes, des vieux, des Français et des immigrés, des juifs et des non-juifs, tout un monde fraternellement uni qui se rendait à une fête commune, pour une journée de joie, pour une cure d'air et de soleil.

Il y avait là, étagés sur les pelouses et les côtés, des Polonais, des Russes, des

(Suite page 8.)



Juan VILATO.



1789, la liberté triomphe : c'est le signal de l'émancipation des peuples. (Voir en page 3 l'article du Professeur Pierre Angrand)

“ Je me suis échappé du Vel' d'Hiv, l'antichambre de l'enfer ”

(interview recueillie par Albert LEVY)

— Je m'en souviens comme si c'était hier.

Sans littérature, sans fausse modestie, Alex Grinstein raconte son odyssée. Il l'a déjà racontée plusieurs fois. Chaque détail de lieu et de temps est précis. Jamais, pourtant, la presse n'a encore signalé l'aventure, sans doute unique, de cet enfant de 13 ans qui, avec sa mère, franchit successivement dans le sens « entrée » et « sortie » la porte du Vel' d'Hiv, le 16 juillet 1942.

20 minutes pour vous préparer

— C'était un jeudi, à 7 heures du matin, commence-t-il. Ici même.

Juché à un étage supérieur de la rue Saint-Honoré, l'appartement est clair, soigneusement rangé, meublé sobrement. On le sent à la fois intime et accueillant. Alex avait passé son certificat d'études trois jours plus tôt.

— Nous avions 20 minutes pour nous préparer. L'agent en civil et l'inspecteur qui avaient sonné à notre porte s'étaient, au début, montrés assez durs. Ma mère pleu-

rait. Ils avaient une liste de ce que nous pouvions emporter. Des vêtements. Des couvertures. Du ravitaillement pour trois jours.

A nos questions, ils répondaient que nous serions envoyés dans un camp de travail. Où ? Comment ? Ils ignoraient tout.

Un travail écoeurant...

Peu à peu, devant le chagrin de ma mère, ils se sont adoucis. Et au lieu de 20 minutes, c'est jusqu'à 11 heures qu'ont duré nos préparatifs.

Alex pèse le pour et le contre, analyse avec sang-froid leur comportement d'alors, dont il a, depuis longtemps déjà, tiré des conclusions dépassant leur cas individuel.

— Si c'était maintenant, dit-il, je discuterais mieux avec les policiers. À la fin, ils nous ont avoué que le travail qu'ils devaient faire les écoeurait. Il n'était sans doute pas impossible de les convaincre de se retirer...

Le poison « légaliste »

Et outre sa propre attitude, imputable à son jeune âge, il explique l'état d'esprit de certains

LES ASSASSINATS COMMIS par les médecins SS sont considérés comme un TRAVAIL SCIENTIFIQUE

Le MRAP s'élève avec indignation contre ce jugement inique

C'est avec indignation que nous avons lu la chronique publiée dans le numéro du 25 juin de la « Presse médicale », page 608, sous le titre : « Le comportement de l'homme aux basses températures. »

Les « expériences » faites par les médecins S.S. sur les déportés des camps de concentration y sont envisagées comme un travail scientifique normal dont on analyse les résultats aussi tranquillement que s'il s'agissait d'expériences faites dans des laboratoires ordinaires par des savants dignes de ce nom !

On les qualifie en passant, et par un reste de pudeur de « pénibles ». L'auteur de cette chronique a l'euphémisme indulgent s'il ne trouve pas d'épithète plus énergique pour qualifier les assassinats en série commis sur des prisonniers civils ou militaires sans défense, et les tentatives de réchauffement qui consistaient, entre autres, à faire allonger sur le corps de la victime tantôt une, tantôt deux femmes nues (comme cela a été rapporté par le Professeur Desoille dans une communication publiée par cette même « Presse médicale »).

Ce qui est pénible, c'est de voir passer désormais par profits et pertes des atrocités dont la révélation avait bouleversé les consciences il y a quatre ans.

Le Mouvement contre le Racisme, l'Antisémitisme et pour la Paix proteste contre un tel état d'esprit et ne peut accepter purement et simplement que les monstruosités commises à Dachau ne soient considérées que comme de « pénibles expériences ».

Nous sommes certains que tous ceux qui ne veulent plus revoir de semblables horreurs sauront manifester leur légitime indignation.

milieux juifs en 1942 — et aussi plus tard, hélas !... Le poison « légaliste » distillé par l'U.G. I.P. désarmait les victimes futures de la barbarie nazie.

— Mon père avait été arrêté le 22 juin 1941, emmené à Compiègne, puis déporté en mars 1942. Il n'est pas revenu.

Deux Allemands étaient passés le prendre à la maison. Nous ne nous doutions pas alors, le moins du monde, de ce qui l'attendait.

Même après ce malheur, notre vigilance n'était pas suffisamment en éveil. Le 15 juillet, des amis sont venus nous avertir de ce que nous serions arrêtés. « Il faut vous sauver », disaient-ils. Nous ne les avons pas crus. Il est vrai qu'à cette époque, il courait tellement de bruits contradictoires !

En tout cas, c'est l'honneur de l'Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide d'avoir alerté la population juive de Paris dès juin 1942 par des prises de parole, par la distribution du fameux tract : « L'ennemi prépare un crime monstrueux... », sauvant ainsi des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants...

Après la manifestation de Lorette

Fraternité des peuples

♦ par Gabriel d'Arboussier, Secrétaire Général du Rassemblement Démocratique Africain ♦

Le 3 juillet, sur le vaste plateau de Lorette où s'étend à l'infini le grand silence des centaines de milliers de tombes des deux guerres mondiales, une caravane de la paix conduite par les mineurs et par les étudiants africains mêlait les hommes de France et des pays d'outre-mer, venus rendre un solennel hommage aux hommes de peuples si divers auxquels la mort a accordé l'égalité qu'ils ne connaissent pas de leur vivant.

Quel symbole magnifique de l'alliance naturelle de la classe ouvrière et des démocrates de France et des peuples d'outre-mer que cette rencontre voulue et réalisée par les représentants les plus héroïques de la classe ouvrière française et par les jeunes intellectuels qui représentent l'avenir des peuples d'outre-mer.

En participant à cette rencontre, nous voulions certes, d'abord saluer la mémoire de nos morts pour lesquels Mody a écrit cet émouvant De Profundis :

*Afrique
Ils ne reverront plus les vertes
savanes
Ton chaud soleil, ton ciel bleu
Ils ne reverront plus ce sol si
cher
Au cœur noir
Ils n'auront même pas le privi-
lège
D'y reposer*

Mais notre hommage a une signification toute autre que celle donnée à maintes cérémonies officielles de cet ordre. Car ce ne sont pas les hommages à l'héroïsme de nos morts qui ont fait défaut depuis leur sacrifice suprême. Les tambours et les clairons résonnent souvent en leur honneur, les autorités officielles déclament à tout vent des discours pleins de talent à leur adresse. Mais ce concert général laisse percer une fausse note que nous ne pouvons pour notre part accepter.

En célébrant nos morts, on voudrait célébrer en même temps le régime colonial, en voulant faire croire que leur loyalisme justifie ce régime comme l'on veut faire croire que les millions d'hommes et de femmes morts dans les deux guerres mondiales justifient le régime capitaliste, alors que c'est ce régime qui est la cause de leur mort.

Il faut en effet que l'on sache que ni à la première, ni à la seconde guerre mondiale, nos peuples n'ont été volontaires. Ce fut par la contrainte que nos soldats furent acheminés sur les champs de bataille et si la contrainte ne revêtait pas la même forme en 1939 qu'en 1914, elle n'en fut pas moins le moyen d'enrôler des troupes d'Afrique Noire comme d'ailleurs des autres pays coloniaux. Pas plus aujourd'hui qu'en 1914, l'emploi de nos soldats dans la guerre injuste du Viet-Nam ne saurait être le témoignage d'un consentement quelconque de nos peuples à l'agression inqualifiable contre le peuple vietnamien.

Et en affirmant que les morts de nos pays ne furent point volontaires en 1940, nous n'enlevons rien à la valeur de leur sacrifice suprême. Bien au contraire, car il est encore plus odieux de faire mourir les hommes contre leur consentement. De plus, du point de vue individuel, sur les champs de bataille, les faits d'armes écâtants, les actes de dévouement héroïques de solidarité accomplis par les hommes de nos pays sont là tout au long de ces deux guerres pour justifier leur valeur incontestable.

Leur enrôlement de force soulève de façon éclatante le caractère injuste de la première guerre mondiale et, en 1939 également, nous savons bien qu'à l'origine c'était pour maintenir leurs privilèges impérialistes que les puissances colonialistes ont mobilisé nos hommes. Seulement le fait nouveau, d'une importance considérable, c'est que le caractère de cette guerre fut en définitive juste, car elle mettait en jeu toutes les libertés démocratiques menacées par le fascisme et par conséquent, les sacrifices que nos peuples y ont consentis, comme les sacrifices de tous les autres peuples, se trouvent justifiés par le but final qui était de renverser l'hydre nazi et le fascisme. C'est pour le droit à l'indépendance, le droit à disposer d'eux-mêmes, le droit de gérer leurs propres affaires, que tous les peuples s'étaient unis. C'est ce qui explique aujourd'hui d'ailleurs la résistance du peuple vietnamien, le soulèvement du peuple malgache, les mouvements nationaux d'Afrique du Nord et d'Afrique Noire comme ce qui a justifié la résistance héroïque du peuple de France et des autres peuples d'Europe sous l'abominable occupation. Aussi, en venant sur le plateau de Lorette rappeler solennellement les promesses faites à nos peuples et que l'un de nos poètes définissait ainsi :

*Trois ans ont passé
Vous aviez promis
A la fiancée qu'au retour de son
franc
Il serait traité en homme
Au père que son fils aux armées
[et lui-même]*

*Trois ans ont passé
Vous aviez promis
A la fiancée qu'au retour de son
franc
Il serait traité en homme
Au père que son fils aux armées
[et lui-même]*

*Auraient largement droit de cité
Que tant de sacrifices ne resteraient pas vains*

*Où est l'égalité
Où sont les libertés
Notre part de ces libertés
Grâce à nous retrouvées.*

Nous rendions également hommage aux millions d'hommes de toute race, de toute couleur morts pour la liberté et la démocratie et nous faisons le serment solennel de tout mettre en œuvre pour que l'humanité ne soit plus victime de semblables carnages, nous exprimons notre volonté de lutter contre la guerre qui n'est plus seulement dans les perspectives, mais dont certains foyers sont déjà allumés au Viet-Nam, comme en Grèce. C'est cette volonté de lutte que les milliers d'hommes qu'accueillaient les mineurs et les jeunes étudiants d'outre-mer sur le plateau de Lorette exprimaient de toute leur âme. Cette journée fut non seulement un pèlerinage, mais un acte de la plus haute importance dans le combat pour la paix que chaque jour davantage des millions d'hommes et de femmes livrent pour la liberté et la fraternité des peuples.

SI TOUS LES HOMMES DU MONDE...

L'enfant qui tout naturellement se tient hors des haines raciales qu'il ignore est un bel exemple dont tous les hommes devraient s'inspirer.

Comme vous tous j'étais, l'autre dimanche, à la fête du Comité Français de Défense des Immigrés, à Montreuil.

Un moment, la présentatrice eut l'idée de faire monter sur la scène tous les petits qui l'entouraient et, au son des chansons enfantines de France qu'égrenait le piano, de faire former une immense ronde.

Main dans la main, chantant et riant, les petits juifs et les non-juifs, les petits polonais fraternellement unis aux petits algériens, les petits espagnols souriant aux petits français, les petits roumains entraînant avec eux d'autres petits d'un autre point du globe, chantaient dans cette langue qui leur est familière : « J'ai du bon tabac » ou « Sur le Pont d'Avignon ».

Barbouillés, les yeux brillants, tachés, des brins d'herbe dans les cheveux (tout est permis un jour de fête!) ils ne se quittaient pas

et on eut bien du mal à leur faire comprendre qu'il fallait ensuite laisser la place aux artistes.

Si, comme les enfants, tous les hommes du monde voulaient se donner la main, et si toutes les femmes du monde, comme les jeunes, voulaient oublier leurs vieilles divisions pour ne plus penser qu'à se servir, comme tout irait bien mieux.

Toutes les femmes du monde, blanches, noires, jaunes, musulmanes, russes, orthodoxes, anglaises, catholiques, espagnoles, toutes les femmes du monde qui enfantent ne devraient-elles pas s'unir pour protéger leurs enfants? Et tous les hommes, pour protéger leurs femmes. Comme se sont unis les petits, en ce dimanche ensoleillé où les immigrés et les français fraternisaient dans un même élan.

Plagiant le poème on pourrait dire :

*Si tous les hommes du monde
Voulaient se tendre la main,
Ils formeraient une immense
[ronde...]*

Et que ce soit la leçon d'un jour de fête!

DOUCE.

LU POUR VOUS :

Crapuleries du "Krapouillot"

par ROGER MARIA

TOUT le monde connaît Crapouillot, ce magazine illustré qui, depuis l'autre guerre, offre une documentation d'actualité sous forme de pamphlets, dans les domaines les plus divers. Son directeur est ce vieux faux anar du nom de Galtier-Boissière qui a joué avec constance un rôle de mystificateur politique, entraînant son public par un langage et des plaisanteries de gauche pour mieux le faire bifurquer, dans les moments graves (Munich, la drôle de guerre, l'occupation, l'épuration, etc...), sur les positions de la pire réaction. La réaction ne peut s'en sortir, auprès de certains milieux, qu'avec les jongleries bien orientées d'acrobates du genre de Galtier-Boissière qui amusent le tapis pendant que se traitent les grands mauvais coups contre la liberté et contre la paix.

Les publications de ce personnage et de son milieu portent le lecteur au scepticisme. A quoi bon prendre parti puisque tout le monde est salaud, sauf, bien entendu Galtier-Boissière, Henri Béraud, Henri Jeanson et quelques autres déchets talentueux ramassés par la bourgeoisie, pour ses journaux. A quoi bon? Autant rigoler, boire frais et laisser les Semard et les Jean Moulin lutter et mourir pour assurer sa petite tranquillité personnelle.

Et que faisait le personnage pendant que les meilleurs d'entre les meilleurs se retrouvaient dans l'ombre pour se battre et bâtir l'avenir? M. Galtier-Boissière obtenait des Boches l'autorisation de paraître pour un quotidien : Aujourd'hui. Sous ce titre, conformément à la véritable politique allemande d'occupation, l'illusionniste tint sa petite portion du front idéologique hitlérien : alors que la propagande violemment proallemande de certains faisait l'effet d'un excellent repoussoir dans l'esprit public, il donna l'impression d'une certaine liberté de pensée, pas trop marquée du signe de la croix-gammée. C'était plus fort que le travail grossier de ce vieil abruti de Bunau-Varilla. Jusqu'au jour, où les Allemands tournèrent la page pour renouveler le petit jeu en laissant grimacer un histrion de la même troupe.

Chacun ses fidélités

Aujourd'hui, Galtier-Boissière reste remarquablement fidèle à ses utilisateurs du temps de guerre. Il a publié, en 5 tomes, une Histoire de la guerre de 1939-1945, à laquelle Goebbels et Philippe Henriot eussent volontiers fait accorder le visa de la censure. C'est un florilège de toutes les infamies, grandes et petites, qui circulent sur la guerre, la Résistance, les communistes, les Alliés, etc... dans les milieux de la collaboration et de la fausse résistance.

La technique est aisée : par exemple, dans cet immense événement, aux multiples aspects, que fut la Résistance française, il y eut, c'est certain, des faiblesses, des saloperies et même des crimes qui n'avaient rien à voir avec la lutte contre l'occupant. Eh bien, il suffit, armé d'une paire de ciseaux artistiquement maniés, de fouiller dans tout ce qui s'est écrit sur cette période et d'en détacher les détails anecdotiques qui ne sont pas à l'honneur de la Résistance; on les rassemble, on les monte en épingle, on illustre le tout et l'impression de découragement est obtenue. Masquer, déformer, oublier l'essentiel, grossir les petits côtés, telle est la méthode.

...Qui prend tout son sens lorsqu'on en constate l'application inverse au monde du vichysme et de la collaboration.

Les tartufes de l'antisémitisme

Avec quelle complaisance Galtier-Boissière présente les thèses de l'ennemi et de ses agents! Feuilletons le dernier numéro (tome V) de son Histoire et arrêtons-nous aux passages aux quels, dans ce journal, nous avons quelque raison de nous intéresser.

Voici tout ce qu'il trouve à écrire sur Xavier Vallat :

Xavier Vallat, nommé à la tête d'un Commissariat général aux questions juives le 29 mars 1941, se flattait de représenter un antisémitisme modéré et raisonné.

Il y a un problème juif, disait-il, partout où il y a trop de Juifs. Le Juif est parfaitement

supportable, à dose homéopathe (p. 346).

Ainsi, il ne lui est pas fait reproche de son antisémitisme; Galtier-Boissière insiste bien sur le caractère « modéré » de son racisme, en oubliant que les plans allemands exigeaient, de façon très réaliste, que l'opération de liquidation des Juifs se fit par paliers. D'abord, les agents modérés, pour les mesures « administratives », ensuite les durs « pour exécution ». Il est trop évident que la tâche des seconds aurait été singulièrement plus difficile sans la préparation des premiers. Et je dis, moi, que ce sont les mous, les discrets de la collaboration qui ont, en fait, été, en temps utile, les meilleurs auxiliaires de l'occupant.

Galtier-Boissière poursuit aujourd'hui leur sale besogne. Ils sont tous prêts à recommencer. Par le même itinéraire. D'abord les « modérés ». Ensuite... Mais il n'y aura pas d'ensuite de ce genre.

Tous des parias

Plus loin, à propos de l'épuration :

Une peine accessoire, l'indignité nationale, calquée sur le statut des Juifs, fera des dizaines de milliers de parias (p. 391).

Passons sur les multiples exemples de « parias » qui ne s'en sortent pas trop mal avec leurs millions gagnés avec les Boches et sur l'insuffisance scandaleuse de l'épuration en général. Ce qu'il nous plaît de relever c'est surtout cette assimilation de l'indignité nationale avec le statut des Juifs.

D'un côté, il s'agit de mesures raciales, collectives, prises en dehors de toute culpabilité personnelle dans tous les cas; de l'autre de sanctions individuelles prises avec les garanties de la justice, même boiteuse. D'un côté, le statut était le point de départ de l'extermination en masse; de l'autre il ne s'est agi que d'inconvénient sociaux qui sont quand même un peu moins durs que la vie quotidienne de l'ouvrier chômeur et ancien F.T.P.

On rougit d'avoir à relever de telles saletés. Le bouquin en fourmille. En voici quelques autres prises au hasard.

Dans la poubelle

Et d'abord la première page, où l'on trouve une photo qui illustre l'ensemble du volume : elle représente un monceau de cadavres. Fort bien, pensez-vous : il s'agit de déportés exterminés. Pas du tout; ce sont les victimes d'un bombardement allié sur Boulogne-Billancourt. Nous savons ce qu'il faut penser des étranges dessous de certaines de ces opérations. Mais jeter cela ainsi, sans explications pour frapper les esprits d'une façon unilatérale, en mettant sur le même plan l'aviation alliée et les tortionnaires hitlériens, c'est monstrueux.

Plus loin (p. 333) une photo du mouchard Hardy avec cette légende :

Un qui aurait mieux fait de rester chez lui.

C'est l'appréciation d'un petit bourgeois réactionnaire, qui laisse constamment aux autres (Cyrards en gants blancs ou maquisards en espadrilles) le soin d'assurer sa tranquillité. Lui, il reste chez lui. En ce qui concerne Hardy, ce n'est certainement pas la réflexion qui vient à l'esprit d'un honnête homme. Je crois tout simplement que ce qui compte plus que tout, ce n'est pas même Hardy, mais ses victimes et la vérité.

Page 353, une photo de Darmand, avec cette légende :

Fusillé pour avoir cru qu'on devait obéissance à ses supérieurs.

C'est exactement la thèse du traître. Quels supérieurs? Et qui étaient les supérieurs de ses supérieurs? Ce n'est d'ailleurs pas pour cela qu'il a été passé par les armes, mais pour des actes précis que Galtier-Boissière se garde bien de rappeler dans leur tragique réalité.

Page 364, une photo représentant des Parisiens lors de l'insurrection. Légende :

Les Parisiens jouent aux barricades.

N'importe qui, se promenant dans Paris, peut interroger des centaines de plaques pour se rappeler la règle du jeu.

Galtier-Boissière n'est pas seulement un lâche. C'est un insulteur de ceux qui ne l'ont pas été!

14 JUILLET signal de libération humaine

Les Parisiens s'emparent de la Bastille

Lorsqu'en juillet 1789, la population de Paris se mobilisa contre la forteresse qui, de ses canons braqués au bout du Faubourg Saint-Antoine, faisait peser sur la ville une menace permanente, contre cette Bastille royale, idole massive et muette du despotisme féodal et de la répression arbitraire, la population parisienne ne voulait rien autre que ceci : briser le complot aristocratique qui préconisait la dissolution de la première Assemblée nationale — prendre des armes pour assurer sa propre défense contre des mercenaires étrangers.

Mais la prise de la Bastille, aussitôt détruite pierre à pierre, changea la face de l'histoire et rapprocha les hommes jusqu'alors peu conscients ou même insensibles à leur dignité d'homme.

Les classes dominantes, privilégiées avaient jusqu'à ce jour, séparé les Français par des distinctions de races, de castes et de métiers, les avaient accablés de droits, d'impositions dont s'exonéraient les grands féodaux. Les privilégiés s'efforçaient aussi d'entraver les actions créatrices du travail, de l'invention et de la pensée, par le maintien des liens corporatifs et paternalistes, par l'élaboration de règlements restrictifs dans l'armée et dans l'Etat, par la conservation d'une soi-disant justice toute au service des classes dirigeantes, et qui n'était en fait que violence, vénalité, torture et crime.

Le 14 Juillet signifiait donc la lutte engagée contre tout ce qui appartenait à un passé fondé sur les disparités du sang et de la naissance, à un passé de ségrégation sociale et

Droits de l'Homme et du Citoyen furent élaborés et proclamés.

L'Assemblée Nationale discernait de nouveaux principes naturels, opposés aux privilèges de naissance inégale, de discrimination politique. Elle affirmait les garanties propres à libérer les forces économiques et sociales

seulement au lecteur de relire l'admirable réplique de Georges Politzer.

Mais il est bien vrai que 1789 signifiait une grande promesse, celle de l'affranchissement des hommes, celle de l'émancipation générale des « races », ou des religions opprimées. 1789 fut l'espoir des groupes humains les plus

pasteur Rabaud Saint-Etienne, par le noble libéral de la Rochefoucauld-Liancourt et par Robespierre. Du même cœur, il adhéra à une pétition des « hommes de couleur » des Antilles. « Les âmes, disait cet apôtre de la fraternité, ont-elles une couleur ? » Et les sang mêlés obtiendront le droit à l'éligibilité. Le 14 octobre 1789, une délégation israélite fut accueillie par l'Assemblée Nationale et admise aux honneurs de la séance. En juillet 1790, l'Assemblée abolit les taxes spéciales qui pesaient sur les communautés juives. En 1791, sur proposition d'Adrien Dupont, député de Paris, un décret fut voté qui donnait à tous les Juifs de France, sous la seule condition d'adhérer par serment au régime nouveau, la qualité de citoyen.

La libération de la personne humaine s'inscrivait dans le mouvement de la Révolution, dans la ligne tracée par la Déclaration des Droits. Mais on sait que les Jacobins les plus hardis demeurèrent fidèles à la leçon de 1789, au cours de notre ancienne Révolution.

Le 14 Juillet symbolise clairement la li-

par le Professeur Pierre Angrand

de la nation. La signification historique de la Déclaration des Droits s'éclaire par une simple comparaison de chacun de ses articles avec le système d'oppression en vigueur jusqu'à cette date. On ne peut l'apprécier hors du temps et sans le substrat des conditions sociales et politiques. On ne saurait la concevoir sans son facteur déterminant, la prise et la destruction de la Bastille par le peuple de Paris. *Acte de décès du passé* — a-t-on dit — mais acte qui se place nécessairement sur la route tracée par les combattants du 14 Juillet.

Le retentissement de la victoire française

Comme le régime d'exploitation des masses dans les autres pays, était à tout prendre, assez semblable à celui qui avait instrumenté la France jusqu'en 1789, il était évident que l'action engagée par le peuple français devait intéresser les fractions les plus conscientes des autres peuples et que l'ébranlement donné par la victoire du 14 Juillet devait non seulement attirer les regards, mais solliciter et entraîner le mouvement du progrès.

Tandis que les peuples se tournaient alors vers la nation française et sa révolution antiféodale, les classes dirigeantes des autres pays s'efforçaient de dresser une barrière coalisée à la pénétration des idées novatrices. Ainsi s'expliquent à la fois l'attrait des esprits progressifs pour les événements de France et la haine systématique des aristocrates européens pour ces mêmes choses, considérées comme un péril pour leur domination. Nous connaissons bien, pour l'expérimenter de nos jours, ce processus historique de lutte.

La chute de la Bastille apparut tout de suite comme l'intrusion des masses populaires sur la scène politique, scène jusqu'alors réservée aux gens « bien nés »... comme une révolte nationale contre le faisceau des pouvoirs seigneuriaux que nous nommons encore l'ancien régime. Elle provoqua, cette victoire de Paris, une inquiétude mortelle parmi les maîtres et possesseurs des biens et des âmes et parallèlement l'adhésion enthousiaste des esprits sérieux et éclairés.

Et l'on sait les répercussions considérables (sur lesquelles nous reviendrons) que cet événement provoqua aussi bien en Angleterre qu'aux Etats-Unis, en Amérique Latine qu'en Allemagne et dans les pays slaves. Aujourd'hui, plus que jamais, la flamme vibrante du 14 Juillet brûle au cœur de tous les hommes libres, et surtout des peuples soviétiques, comme l'attestent ces mots du grand historien Eugène Tarlé :

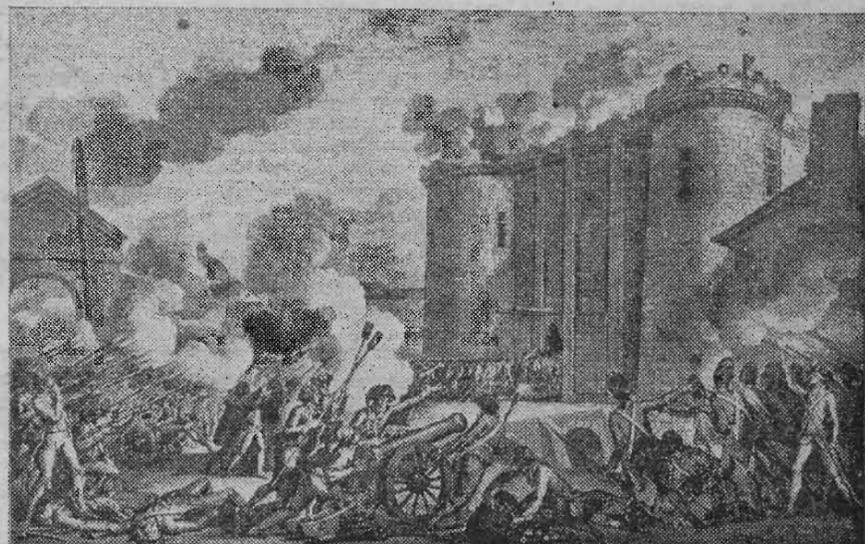
« Pour le peuple soviétique libre et souverain, le 14 Juillet est un jour de gloire mémorable, non seulement dans les annales de la libération du peuple français, mais encore de l'humanité tout entière. Le renversement de la monarchie féodale, l'élan grandiose qui mit fin à l'absolutisme, ce bond révolutionnaire prodigieux dans la voie du progrès humain, étaient symbolisés, avec tant d'éclat par la prise de la Bastille que la chute de la vieille prison politique apparaissait à l'opinion révolutionnaire russe, dès le temps du tzarisme, comme l'annonce de la future Révolution qui en finirait avec les Bastilles du tzarisme. »

Un détracteur raciste de 1789

Nous éprouvons une honte bien naturelle à citer, après les belles paroles de l'historien soviétique, un passage d'un vil détracteur de la Révolution parisienne. Mais le citer nous permettra de discerner le sens et l'importance libératrice de la journée du 14 Juillet 1789. On lit dans le théoricien du racisme, Alfred Rosenberg : « 1789 signifie pour nous tous (les nazis) l'affranchissement des Juifs. C'est l'heure de la naissance de l'esprit destructeur dans la culture européenne. » Nous avons appris — l'avons-nous bien appris — le genre de « culture » dont les Rosenberg, les nazis, les fascistes et leurs complices, ont abreuvé notre époque. Nous savons aussi que Georges Politzer, avant de succomber héroïquement sous les tortures infligées par les tenants de la « culture européenne », répondit au « Sang et Or » d'Alfred Rosenberg. Nous deman-

divers, comme nous l'avons esquissé. 1789 fut assurément la première défaite de l'antisémitisme en même temps que la victoire de l'égalité des nations. Cela précisément soulève la haine du barbare Rosenberg que la tolérance religieuse et le rejet de toute ségrégation raciale sont indissolublement liés au moment historique de 1789.

Les Encyclopédistes français avaient préparé la voie. L'un de leurs disciples, l'abbé Grégoire, avait dénoncé la fureur de l'antisémitisme et prononçait : « Les Juifs sont



membres de cette famille universelle qui doit établir la fraternité entre les peuples. » Elu député à l'Assemblée Nationale en 1789, il ne se contenta pas de protéger directement les Juifs menacés de lynchage par des fanatiques, il encouragea les petites communautés israélites à revendiquer les droits du citoyen. Dans le même temps, Grégoire fit paraître un « Mémoire en faveur des gens de couleur et de sang mêlé ». Le 3 août 1789, il intervint dans l'Assemblée, en faveur des Israélites d'Alsace, victimes d'une sorte de pogrom. « Ne suis-je pas, dit-il, le ministre d'une religion qui regarde tous les hommes comme frères. » Il fut soutenu aussitôt par le

berté civique, la ruine du despotisme et de l'arbitraire. Voilà ce qui gêne Alfred Rosenberg et ses complices. L'initiative populaire, en brisant le complot aristocratique ourdi contre la représentation nationale, a porté, d'un même coup, l'humanité en avant, lui a donné conscience de sa mission progressive.

Il importe de marquer que ce rapprochement des nations et des hommes travaille nécessairement à l'établissement d'un régime de bien-être pour tous et de la paix entre les hommes. Célébrons le 14 Juillet, date mémorable. Mais il reste à en accomplir tous les engagements, à faire mûrir ses glorieuses prémices.

ESSAI SUR LA RÉGÉNÉRATION PHYSIQUE, MORALE ET POLITIQUE DES JUIFS;

Ouvrage couronné par la Société royale des Sciences et des Arts de Metz, le 23 Août 1788,
Par M. GRÉGOIRE, Curé du Diocèse de Metz, actuellement de la même Société.

Dediti nos tanquam oves escaram, et in gentibus dispersisti nos. Psal. 43.



A METZ,
DE L'IMPRIMERIE DE CLAUDE LAMORT.
Se trouve
Chez DEVILLY, Libraire, rue Fournière.
A PARIS, Chez BELIN, Libraire, rue Saint-Jacques.
A STRASBOURG, à la Librairie Académique.
Avec PRIVILEGE. 1789.

En 1788-89, paraissait un ouvrage de l'abbé Grégoire qui eut un grand retentissement dans le Tiers-Etat : « Essai sur la régénération des Juifs ».

politique. L'initiative victorieuse des Parisiens manifestait aussi la volonté d'affirmer une qualité nouvelle de l'homme ; la qualité de citoyen, et c'était un grand pas en avant, un pas révolutionnaire de libération humaine.

La résultante en devait être l'établissement d'un droit nouveau, d'une société nouvelle dont la réalisation difficile, mais nécessaire, occupa le monde pendant plus d'un siècle. Les luttes progressives tendront à la destruction des privilèges de castes et à la mise en œuvre, plus ou moins achevée, de la citoyenneté réelle. En cela, avons-nous à ce jour accompli toutes les promesses de 1789 ?

Les conséquences du 14 Juillet

Le coup frappé à la base du despotisme royal eut aussitôt de multiples résonances. Dans la France entière, l'émancipation municipale appuyée par la garde civique nationale, liquida les formes locales de l'ancien régime. La mise en mouvement de la paysannerie contre les châteaux et les contraintes seigneuriales, aboutit, dans la nuit du 4 août, aux décrets par lesquels fut ébranlé — malgré les objections des grands propriétaires fonciers — le système d'exploitation féodale. Enfin, conséquence directe de la victoire du peuple, les

A TOUS les JUIFS DE PARIS

Le 14 Juillet 1789 voyait naître une société nouvelle. Avec la prise de la Bastille, ce sont toutes les oppressions féodales, tous les ghettos qui s'écroulaient. La déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen du 26 août 1789 en proclamant l'égalité de tous, l'acte d'émancipation des Juifs en détruisant toutes les murailles qui enfermaient la population juive, montrèrent aux peuples de l'Europe la route du progrès et de la liberté.

C'est pour cette raison que les nazis antisémites déploieront des efforts désespérés pour « rayer 1789 de l'histoire ».

En ce mois anniversaire des rafles tragiques du 16 juillet 1942, les pavés de Paris sont de nouveau souillés par les manifestations des miliciens assassins des nôtres.

Chaque jour nous apporte des signes de la renaissance du fascisme et de l'antisémitisme en même temps que se développe une dangereuse propagande de guerre.

**Contre le danger d'une nouvelle HECATOMBE
Contre le Racisme et l'Antisémitisme renaissant
Pour le châtiement des bourreaux d'Oradour
d'Auschwitz et du ghetto de Varsovie.**

TOUTES ET TOUS

Venez renforcer les rangs du cortège du MOUVEMENT CONTRE LE RACISME, L'ANTISEMITISME ET POUR LA PAIX (M.F.A.P.) au défilé populaire du 14 Juillet, à 14 h. 30, de la Bastille à la Nation pour affirmer, avec tout le peuple de Paris, votre attachement indéfectible à la cause sacrée de la Paix, de la Liberté et des traditions républicaines de 1789.

Tous unis nous repousserons le Racisme, l'Antisémitisme et la Guerre

Le cortège du M.F.A.P. se placera derrière le groupe du 3^e arrondissement. Pour le rassemblement se référer aux indications de la presse.

D'UNE SEMAINE A L'AUTRE...

ÉTATS-UNIS

LE KU-KLUX KLAN, regonflé par les subsides du magnat du pétrole Armstrong, diffuse l'avantage de brochures qu'il y a vingt ans et multiplie ses provocations dans les Etats du Sud, surtout contre les militants syndicaux. Mais à un journaliste qui s'inquiétait de cette agitation, M. Sumerlin, sénateur de l'Alabama, a répondu : « Nous considérons que l'activité des syndicats est dix fois plus néfaste que celle du K.K.K. »

« **LA PROPAGANDE** des idées fascistes et nazies, sous quelque forme que ce soit, est interdite par la loi, aussi bien que la propagande de discrimination et de haine nationale et raciale ». Rien à retrancher de ce texte ? Si, puisque, à la commission des droits de l'homme de l'O.N.U., les délégations américaine, française et hollandaise n'admettent pas la mention relative au racisme. Et l'article, proposé par la délégation soviétique, est ajourné.

PARCE QU'ELLE MET en cause de « hautes personnalités », un porte-parole de l'O.I.R. a refusé de répondre à cette accusation contenue dans un rapport du Sénat : « Un vif sentiment antisémite règne parmi certains membres de l'Organisation Internationale des Réfugiés. »

AUTRICHE

CRESCENDO logique : « Le parti doit gagner à tout prix. — Si besoin est, le parti doit conclure des alliances avec tout autre parti pour remporter la victoire. — Si besoin est, le parti doit présenter d'anciens nazis comme candidats pour s'assurer un triomphe », tel est « l'A.B.C. de la campagne 49 » formulé par les dirigeants du parti « populaire » dans une brochure confidentielle dont, au Landtag de Basse-Autriche, des députés socialistes et communistes ont lu de larges extraits.

ALLEMAGNE OCCIDENTALE

DISCIPLE plus ou moins conscient de John Forrester, le Dr Henry Gartmann, directeur de la « Société de Recherches Interplanétaires » nazie qui lança les V2 et qui vient d'être reconstruite à Stuttgart, publie dans le New York Journal un article sur les perspectives de voyage de l'Allemagne à la lune sur une nef aéronautique à réaction.

« **LORSQUE VOUS AUREZ** reçu cette lettre, faites-en cinq copies que vous enverrez à cinq amis différents » : la lettre émane d'une organisation clandestine nazie des secteurs occidentaux de Berlin. Les autorités ne semblent pas vouloir briser la chaîne.

« **CHEZ NOUS** s'impose l'idée de l'Etat social. Les Alliés mènent une guerre de luxe pour la richesse et la puissance des Juifs ». Cette citation du Voelkischer Beobachter en date du 15 mars 1945, ainsi que le communiqué de la Wehrmacht du même jour sont reproduits sans commentaires par l'Oberbayerisches Volksblatt, de Rosenheim (zone anglaise).

SPENGMANN, rédacteur en chef de la Norddeutsche Zeitung, le journal du parti social-démocrate, est un ami de M. Schumacher et un ancien dénonciateur à la solde de la Gestapo, comme l'attestent des documents publiés par le Niedersächsische Volkstime, organe du Parti Communiste des zones occidentales.

ITALIE

LE MINISTRE de l'Intérieur Mario Scelba fait occuper par sa police le camp de D. P. de Trani afin « d'empêcher les réfugiés juifs transitant par l'Italie de s'enfuir de ce centre avant leur embarquement pour Israël. »

GRÈCE

UNE DELEGATION, composée, entre autres personnalités, de MM. Justin Godart, Paul Eluard, Yves Farge, l'amiral Muselier, a tenté d'intervenir auprès de M. Queuille pour sauver Mme Ovadia Begia, femme française d'un docteur juif de Salonique, condamnée à l'emprisonnement à vie pour « aide aux rebelles ». Sa fille a été condamnée à mort pour le même motif.

M. MOSHE SHARETT, ministre des Affaires Etrangères d'Israël, a envoyé à M. Tsaldaris, ministre des Affaires Etrangères d'Athènes, une lettre de condoléances à l'occasion de la mort du premier ministre Sophoulis.

Le C.M.J. va-t-il disparaître ?

Le CONGRES JUIF MONDIAL est en train de disparaître en tant qu'organisation représentative du judaïsme mondial.

Cette disparition n'étonnera pas ceux qui ont suivi sa politique depuis un certain temps.

1° En refusant d'admettre un représentant de l'Ordre Fraternel américain au sein de l'Exécutif, lors du Congrès de Montreux, en juin 1948, les dirigeants réactionnaires du C.M.J. ont établi une discrimination contre les éléments juifs progressistes des Etats-Unis, et commis, par là même, une première entorse aux principes démocratiques et unitaires qui doivent servir de bases à une organisation telle que le C.M.J. Le prétexte avancé ? L'admission de « L'Ordre Fraternel » aurait mécontenté le State Department. On nous dispensera d'un commentaire.

2° Depuis la mort du rabbin Stephen Wise, démocrate de la meilleure tradition rooseveltienne, la tendance réactionnaire des dirigeants du C.M.J. s'est visiblement accentuée. C'est ainsi qu'ils n'ont pas élevé la moindre protestation contre la renaissance d'une Allemagne agressive et qu'ils ont refusé, sous prétexte de « neutralité », d'adhérer au Congrès Mondial de la Paix, malgré l'invitation qui leur en fut faite.

3° Dernièrement, le glissement s'est accéléré. C'est l'exclusion de l'Ordre Fraternel, ainsi que du Workers Council, autre organisation populaire des Etats-Unis, que les dirigeants du C.M.J. ont décidée. Les exclus avaient eu le tort d'engager une trop puissante action contre l'antisémitisme aux U.S.A.

4° Ce n'est donc pas sans raison que les communautés juives des démocraties populaires se sont séparé d'un organisme qui apporte de l'eau au moulin des ennemis de la paix, et apparaît de plus en plus comme une filiale du Département d'Etat.

Aussi, la question du C.M.J. va-t-elle inévitablement se poser en France, où les démocrates juifs ne sauraient accepter qu'on les ravalent au rang de pions dans le jeu d'un impérialisme étranger.

L. BRUCK.

Les dirigeants de la communauté de Metz violent leurs statuts

Un peu partout, l'on trouve des gens que l'union empêche de dormir. A Metz, les diviseurs parviendront-ils à leurs fins ?

La communauté juive de la cité lorraine devait élire prochainement son Comité, et selon une décision régulièrement votée en octobre 1948 par l'Assemblée Générale, le scrutin devait avoir lieu à la représentation proportionnelle pour que chaque tendance, comme l'exige la règle démocratique, fût représentée au sein de l'organisme directeur.

Mais certains personnages, qui veulent faire de cette communauté une sorte de boutique personnelle, ne l'entendaient pas de cette oreille. Ils ont mis à profit une majorité légère et toute fortuite, intervenue lors d'une réunion du 12 juin dernier, pour faire annuler la décision précédente et ressusciter le vieux scrutin majoritaire d'avant 1939 !

C'est là une illégalité flagrante, puisque la nouvelle décision n'a pas recueilli les 2/3 des voix exigés par les Statuts.

Aussi l'émotion est-elle vive dans les milieux juifs de Metz. D'autant plus que le clan réactionnaire refuse de revenir à la situation de droit et se propose d'organiser des élections-maison.

Mais elles seront boycottées par la population juive de Metz qui, alertée par l'U.J.R.E., entend bien déjouer ce mauvais coup.

ROUMANIE

AU COURS du mois de mai, des progrès importants ont été enregistrés dans la liquidation du chômage intervenu, à la suite de la guerre, parmi les Juifs. Mille neuf cent quatre-vingt-douze personnes ont été intégrées dans la production, ouvriers spécialisés ou non, anciens artisans et petits commerçants. Beaucoup ont été dirigés sur des secteurs nationalisés où la possibilité leur est offerte de recevoir un salaire dès le premier jour d'embauche, de manière à se faire rayer immédiatement des listes de secours.

LE THEATRE YDDISH de Jassy, capitale de la Moldavie, reçoit le statut de théâtre national, aux termes d'un décret du ministère des Arts.

POLOGNE

LE GRAND RABBIN Kahane a indiqué, au cours d'une réunion de l'Association des Rabbins polonais, qu'il existe actuellement soixante-cinq communautés juives dans le pays. Il s'est félicité de la récente déclaration du ministre Wolski garantissant la liberté du culte, ainsi que des mesures prises par l'Association des Coopératives Juives « Solidarité » pour permettre aux croyants d'observer le Sabbath.

LE GENERAL BETTCHER, commandant S.S. et chef de la police de Radom, avait été surnommé le « petit Himmler » : il est responsable de la mort de 380.000 Juifs et de 85.000 Polonais non-juifs. Le tribunal de Radom l'a condamné à mort par pendaison.

TCHÉCOSLOVAQUIE

LIDICE, l'Oradour tchèque qui avait été complètement rasé, sera reconstruit. Sont prévus : 150 maisons, 9 centres économiques, une maison de culture, un musée, une église. Inaugurant la première maison, le général Svoboda, ministre de la Défense Nationale, a rappelé que « la tragédie de Lidice n'a été rendue possible que par le diklat de Munich » et souligné que « sa reconstruction est devenue le symbole de la volonté de paix et de liberté des peuples ».

« **THEREZIENSTADT** doit être une école de la vigilance contre les ennemis du progrès qui, pour sauver leurs privilèges voudraient plonger l'humanité dans un nouveau bain de sang », a déclaré le général Prochaska, vice-ministre de la Défense Nationale, en inaugurant le Musée de l'ancien camp de concentration.

EGYPTE

LE SOLEIL D'EGYPTE a pour vertu de bronzer la peau. M. Hansa Baere, diplomate égyptien, ne peut donc être considéré comme un Blanc 100 %. Il voulait prendre un café dans un établissement for white only de Washington... Le journal égyptien Al Mysri relate son expulsion sous le titre « Démocratie ? »

LE CAMP D'ALTOR, en plein désert du Sinaï, où sont détenus près de trois cents militants ouvriers et syndicaux et quatre-vingts Juifs, servait en période normale au contrôle sanitaire des pèlerins retour de la Mecque. Pour éviter que les pèlerins, surtout ceux qui sont originaires de pays étrangers, ne prennent contact avec les détenus, le gouvernement du Caire se demande s'il doit supprimer le pèlerinage ou transférer les détenus à Ain Moussa.

LE M.R.A.P. ENREGISTRE DE NOUVELLES ADHESIONS

La Société « L'Amicale Russe » dont certains délégués assistèrent à la Journée Nationale du 22 mai en observateurs, vient de faire parvenir son adhésion au M.R.A.P.

Nous apprenons avec plaisir le mariage de Mademoiselle Lang, fille de notre excellent ami et collaborateur René Lang, membre du secrétariat du M.R.A.P., avec M. Frydman.

« Droit et Liberté », ainsi que le M.R.A.P. et l'U.J.R.E., adressent leurs félicitations à M. et Mme Lang et présentent leurs meilleurs vœux de bonheur et de prospérité aux jeunes époux.

LA DISSOLUTION DES JEUNES DE LA L. I. C. A.

Le Comité Central de la L.I.C.A., dans sa séance du 13 juin, a pris la décision de dissoudre le Comité des Jeunes de la L.I.C.A. Les raisons invoquées sont les suivantes :

1. — Sans son autorisation, les responsables des Jeunes de la L.I.C.A. ont apporté leur adhésion à la Journée Nationale de lutte contre le Racisme, l'Antisémitisme et pour la Paix, du 22 mai ;

2. — Que le président des Jeunes de la L.I.C.A., Charles Palant, est membre du Comité exécutif M.R.A.P., sans en avoir référé au Comité Central ;

3. — Que le Comité des Jeunes, invité cordialement par le Comité Central à s'expliquer sur ces deux points, n'a pas cru devoir répondre.

S'il en est encore qui doutent de l'opposition systématique des dirigeants de la L.I.C.A. à toute unité d'action contre le Racisme, l'Antisémitisme et la Paix, la décision du Comité Central de la L.I.C.A. à l'égard des jeunes apportera une preuve de plus que les dirigeants de cette organisation ont définitivement tourné le dos à l'idéal antiraciste, dont certains d'entre eux se prévalent les dépositaires immuables de la doctrine.

Mais, comme tous ceux qui ont mauvaise conscience et que leur propre mauvaise foi arrête, les trois rai-

sons invoqués portent la marque du mensonge car :

1. — Les Jeunes de la L.I.C.A. n'ont pas, en tant qu'organisation, adhéré à la Journée Nationale du 22 mai, mais ont envoyé une motion de sympathie aux organisateurs de la Journée du Cirque d'Hiver. Cette motion n'engageait que les signataires, et c'est tout à l'honneur du Comité des Jeunes de s'être retrouvé presque en entier pour signer cette lettre de sympathie ;

2. — Il est reproché au président des Jeunes d'être membre de l'exécutif du M.R.A.P. sans avoir reçu l'investiture de la L.I.C.A. C'est précisément à partir du moment où des hommes libres, militant là où leur conscience leur dicte d'être présents, ont cessé de se sentir à l'aise à la L.I.C.A. que celle-ci a cessé de jouer son rôle. A cet égard, on ne peut que déplorer qu'il soit plus facile de rester un dirigeant de la L.I.C.A. quand on appartient au R.P.F. que lorsqu'on est membre du M.R.A.P. ;

3. — L'auteur de ces lignes affirme sur l'honneur n'avoir jamais été invité en aucune façon à venir s'expliquer devant le Comité Central de la L.I.C.A., ce qui, très objectivement, ne saurait l'embarrasser, pas plus qu'aucun des très nombreux militants de la L.I.C.A. qui, fidèles à l'anti-

racisme, sont venus se joindre au M.R.A.P., dont la puissante caravane a pris le retentissant départ que l'on sait.

Charles PALANT.

W. SCHACH

Le 4 juillet a été inhumé à Paris Vladimir SCHACH, qui fut directeur de la Hicem-Hias à Marseille, de juillet 40 à l'occupation de la zone sud, à partir de laquelle il entra dans une clandestinité complète.

Le défunt, qui fit partir de nombreux réfugiés juifs hors des territoires contrôlés par l'Axe, mit également toutes ses capacités au service d'un réseau d'évasion comptant à son actif le départ de plus de 5.000 militants de la Résistance française et militaires vers les armées des Nations Unies.

En 1945, il adressa à la direction générale de la HICEM, en Amérique, un rapport précisant les responsabilités non seulement des nazis et de Vichy, mais des autorités américaines qui n'évacuèrent pas à temps la population réfugiée et délivrèrent davantage de visas de « danger » aux trafiquants qu'aux personnes vraiment menacées.

Cette franchise devait déplaire à certains de ses collègues. Mais, exclu de la direction de la Hicem, Vladimir Schach n'en continue pas moins son œuvre de travailleur social.

ISRAEL

(?)

Le State Department a refusé de commenter l'information donnée à la radio par M. Drew Pearson, selon laquelle M. Acheson aurait été avisé de la possibilité d'une nouvelle guerre en Palestine. Le commentateur radiophonique avait déclaré que « cette information se trouvait sur le bureau du Secrétaire d'Etat lorsqu'il revint de la Conférence de Paris ».

Compréhension

L'ouverture officielle des négociations financières anglo-américaines a été marquée par un discours de M. Moshé Sharett, tendant à une « meilleure compréhension » entre MM. Bevin et Stafford Cripps et le gouvernement Ben Gourion. On précise de source officielle : « Ces pourparlers ont été engagés sur l'initiative de l'Angleterre désireuse de mettre fin aux questions qui se sont posées par suite de la fin du mandat, mais il est probable qu'Israël évoquera certains points. »

Compréhension (suite)

M. Charles Ramsden, directeur de la Section d'outre-mer de la Fédération des Industries Britanniques, a visité Israël pour recueillir des informations sur le développement industriel du pays. De retour à Londres, il demandera l'envoi d'une mission anglaise en Israël.

« A ne pas prendre en considération »

Lors du vote sur la politique étrangère, M. Haronowitz, député du M.A.P.A.I., a prié la « Knesseth » de ne pas prendre en considération les arguments développés, au nom du Parti Communiste, par M. Meir Wilner, qui s'était élevé contre l'intervention américaine dans les questions territoriales de Palestine et dans le problème des réfugiés. Après avoir exprimé son opposition au Pacte Méditerranéen, prolongement du Pacte Atlantique, M. Wilner s'était inquiété de la pression américaine sur Israël dont il voit un des effets dans la liberté, pour la Transjordanie, d'accéder à Haïffa et dans la démobilisation du Negev, réalisée sous le contrôle d'un général américain.

Peu brillants

Une délégation de la Histadruth a participé au Congrès de Genève où, sur invitation anglo-américaine, se sont réunis les dissidents de la F.S.M. Mais l'indécision même des dirigeants du M.A.P.A.I. qui, tout en étant à l'origine de cette initiative, craignent de s'engager trop loin, a empêché les délégués de jouer un rôle important. Ce sont donc les « syndicats » du Liban, de l'Iran et

de l'Inde qui ont été appelés à la direction du groupe du Moyen-Orient. Soulignant à ce propos le caractère peu représentatif de la délégation israélienne à Genève, les porte-paroles de l'aile progressiste de la Histadruth réaffirment leur attachement à la F.S.M. et à l'unité syndicale mondiale.

UNE CAMPAGNE ANTICOMMUNISTE DE GRANDE ENVERGURE SE DEVELOPPE ACTUELLEMENT EN ISRAEL

En plein Parlement, M. Moshé Sharett, ministre des Affaires étrangères d'Israël, a prétendu que M. Mikunis, secrétaire général du P.C. israélien, a déclaré : « Mieux vaut que l'immigration s'arrête tant que nous n'aurons pas une véritable démocratie en Israël ». Or, M. Mikunis n'a jamais prononcé cette phrase. Il s'agit d'un faux caractérisé mis en avant par M. Sharett pour justifier la répression anticommuniste, comme l'a démontré M. Meir Wilner, qui a révélé d'autre part que le ministre avait reçu du Département d'Etat des instructions pour « soumettre les communistes d'Israël à une répression identique à celle qui frappe déjà les communistes des pays arabes ».

DIVERGENCES ANGLO-AMÉRICAINES DANS LE PROCHE-ORIENT

Qui tire les ficelles de HUSNI ZAIM ?

par
S. GRICHINE

Il y a trois mois, le colonel HUSNI ZAIM, commandant en chef de l'armée syrienne, faisait arrêter le président de la République syrienne et les membres du gouvernement. Il décrétait la dissolution du Parlement et se proclamait dictateur absolu. L'autre dimanche, la farce tragique a trouvé son épilogue dans un plébiscite-maison.

Organisations et partis progressistes ont été dissous, meetings et manifestations interdits. Une censure draconienne s'exerce sur tout le pays.

Après avoir déclaré qu'il « exterminera sans pitié » les communistes et les éléments démocratiques, Zaim a consacré, dans le budget national, 100.000 livres syriennes à la création de camps de concentration pour prisonniers politiques. De son propre aveu, il a pris pour « exemple » le régime de Franco.

Mais les véritables inspirateurs du putsch de Syrie sont anglais et américains. Il leur faut une Syrie à la mode franquiste, intégrée dans un bloc qui rassemblerait les régimes réactionnaires



Un groupe de méharistes de l'armée de Zaim.

de Turquie, d'Égypte et des pays de la péninsule arabique, pour briser les mouvements de libération qui se développent en Proche-Orient, et transformer cette région en base d'agression.

LE PROJET DE « GRANDE SYRIE »

Les événements de Syrie mettent aussi en lumière la lutte acharnée que se livrent les monopoles anglais et américains dans le Proche-Orient. Les uns et les autres visent les leviers de commande en vue du contrôle des ressources pétrolières et des points stratégiques.

Avant la seconde guerre mondiale, les monopoles anglais exerçaient ici un contrôle illimité. Mais ces derniers temps, changement radical : la prépondérance est passée aux monopoles américains.

C'est ainsi qu'en Égypte, la domination américaine supplantée de plus en plus l'anglaise, et que les riches gisements de l'Arabie séoudite sont tous entre les mains des Américains. L'Arabie séoudite devient, pour eux, une colonie. Ils construisent un pipe-line de 2.000 kilomètres, qui ira du golfe persique, à travers la péninsule arabique, jusqu'à la côte orientale de la Méditerranée.

Cette politique expansionniste explique l'intérêt tout particulier qu'ils portent à la Syrie dont ils voudraient utiliser le littoral pour des installations stratégiques. A la fin de février, un accord syro-américain a été conclu pour la construction d'un pipe-line transarabien qui doit mener aux ports de la Syrie ; cet accord devait être ratifié par le Parlement local.

Cependant, l'active infiltration des Américains dans les pays arabes inquiétait les impérialistes concurrents. Ceux-ci, pour renforcer leurs positions, avaient élaboré un projet de « Grande Syrie » qui devait englober la Transjordanie, la Syrie, le Liban, et la partie arabe de la Palestine. Plus tard, la « Grande Syrie » se serait jointe à l'Irak en une fédération baptisée « Union du Croissant Bienfaisant ». « Un tel groupement », écrivait l'hebdomadaire britannique « Tribune », « constituera parmi les pays arabes un contre-poids à l'Égypte et à l'Arabie séoudite : il appuiera par là même la dynastie des Hachémites qui règnent en Transjordanie et en Irak. » C'est Abdullah qui devait être installé à la tête de cette « Grande Syrie » : les Anglais, comme l'a déclaré M. Gromyko, au Conseil de Sécurité, le proposaient pour le poste de « César moderne du Proche-Orient ».

AU FOYER DES DIVERGENCES ANGLO-AMÉRICAINES

Londres comptait bien grâce à l'utilisation de cette marionnette transjordanienne, consolider son hégémonie. Mais

Ibn Séoud, roi d'Arabie Séoudite, et Farouk, roi d'Égypte, qui se sont mis au service des États-Unis, prirent résolument parti contre son plan, et sur leurs instances, le Conseil de la Ligue Arabe rejeta la « Grande Syrie ».

Au début de 1949, les Anglais ont donc accentué leur pression sur la Syrie pour lui inspirer « l'initiative » d'un traité d'alliance dans des conditions telles que le journal égyptien *Ather Saa* pouvait écrire le 28 mars dernier : « L'Angleterre veut voir la Syrie exiger « spontanément » la conclusion de cet accord. »

Au même moment, les agents britanniques en Syrie développaient une intense activité pour empêcher la ratification par le Parlement de l'accord syro-américain concernant la construction d'un pipe-line.

Ainsi la Syrie se trouvait au foyer des divergences entre monopoles anglais et américains dans les pays de l'Orient arabe.

Mais le peuple syrien s'est opposé à toutes les manœuvres. En juillet 1948, le parti communiste du pays a publié un manifeste appelant le peuple à « s'unir contre le complot anglo-américain, menace pour l'existence même de la Syrie, et contre la transformation des terres arabes en bases de guerre ».

Une vague d'indignation a déferlé d'un bout à l'autre du pays : Quelle fussent américaines ou anglaises, la Syrie s'est dressée contre toutes les intrigues des instruments de la servitude. L'accord conclu par le gouvernement avec la « Compagnie transjordanienne » pour la construction du pipe-line, a provoqué un extrême mécontentement qui s'est exprimé à Damas et à Alep, par des manifestations populaires, le 2 mars, et par une grève des étudiants le 7 mars.

Et le 28 mars, le journal syrien *Al Djaalaa* proclamait : « Les Arabes ne sont

pas disposés à faire les frais d'une agression antisoviétique et ne permettront jamais aux impérialistes anglo-saxons de s'installer chez eux. Rien ne prouve que la Russie menace nos pays, tandis qu'on peut affirmer de science certaine que les impérialistes exploitent les Arabes depuis dix ans déjà. »

C'est alors qu'ils décidèrent d'instaurer dans ce pays une dictature militaire. Un mois avant le putsch, le journal syrien *Al Hachaaee*, citant l'*United Press*, annonçait : « Les dirigeants américains se préparent à des événements importants prévus pour mars dans le Proche-Orient. »

ZAIM A CHOISI M. TRUMAN

De fait, ces « événements importants » se sont produits le 30 mars lorsqu'on a vu Husni Zaim perpétrer son coup d'État.

Le lendemain même, il se prononçait en faveur de l'intégration de la Syrie dans un bloc agressif aux côtés de la Turquie. Voici sa déclaration telle que l'ont publiée les journaux turcs du 4 avril :

« J'ai fait mes études en Turquie et j'aime sincèrement les Turcs. Dans l'éventualité d'une guerre, la Turquie se trouvera en première ligne ; pour cette raison, la Syrie et l'Irak qui constituent ses arrières devront être forts. »

Dans les jours qui suivirent, Husni Zaim fit mine de soutenir les plans britanniques. Pour s'emparer du pouvoir, il avait en effet bénéficié de l'appui d'organisations pro-anglaises tels que les « Frères Musulmans » et le parti prétendu populaire. Autant d'encouragements aux partisans des projets de M. Bevin — au point même qu'Abdullah se déclarait satisfait de l'action de Zaim en y voyant une étape très importante vers la création, sous son égide, d'une « Grande Syrie ».

Mais le 21 avril, Zaim se rendait en Égypte et y rencontrait, à la stupéfaction des « Grands-Syriens », le roi Farouk.

A son retour, il prenait nettement position contre les plans irakiens et trans-

jordaniens : « Les seigneurs de Bagdad et d'Amman croyaient déjà que je leur présenterais la couronne syrienne sur un plat d'argent. Que leurs espoirs soient déçus ! » Et, pour Abdullah, il ajoutait : « La Transjordanie n'est qu'une partie de la Syrie. »

MENACE CONTRE LA PAIX

L'attitude pro-américaine du dictateur a provoqué l'aggravation de ses rapports avec les fantoches voisins. Une fois le bloc américain-Égypte-Arabie Séoudite rallié par Zaim, le journal libanais *Ach-Chark* constatait : « Les relations avec la Syrie d'une part, l'Irak et la Transjordanie, de l'autre, se sont sensiblement tendues. »

Quoi qu'il en soit, le dictateur donne toute satisfaction à ses maîtres : usant des pleins pouvoirs qu'il s'est conférés, il



a ratifié le 16 mai l'accord conclu avec la « Compagnie transjordanienne » au sujet du fameux pipe-line.

Il est clair que tous ces événements sont un reflet des rivalités qui divisent le bloc agressif, que dans la course à la Syrie, les compagnies américaines ont évincé un peu plus encore leurs concurrents anglais et que la dictature du fantoche dont elles tirent les ficelles est devenue une menace directe contre la paix. Mais cette menace sera déjouée par le développement de la lutte des peuples arabes pour leur indépendance.

DERRIÈRE LE RIDEAU DE MENSONGES

par J.-A. BASS

V. — L'ancien ghetto de Prague

TRAVERSONS la place du Vieux-Marché à Prague, lieu historique des rassemblements populaires. Ici prêchaient Jean Hus et Jérôme.

C'est ici également, aux abords de la Mairie, que se déroula une partie des batailles de rues des partisans tchèques dans les journées qui ont précédé la libération de la ville par l'armée soviétique ; ici que se réunirent, en février 1948, les patriotes de Prague avec le Président Gottwald, pour empêcher la réaction de réaliser son putsch.

Derrière cette place, nous nous engageons dans l'ancien ghetto de Prague. Prenons la rue Maislova : au numéro 18 se trouvent le Conseil des Communautés Culturelles Juives de Bohême et de Moravie et la rédaction du journal de ce Conseil : « Vestník » (*Le Messager*).

Synagogue Vieille-Nouvelle

Après un croisement de rues, un très vieux bâtiment, de petites fenêtres, des murs de grosse épaisseur ; c'est la « synagogue Vieille-Nouvelle », dont la construction remonterait au XII^e siècle — sans doute l'une des plus anciennes synagogues d'Europe restée debout, temple de prières, lieu de réunion, mais aussi forteresse construite à l'origine pour accueillir la population du ghetto et la protéger dans les moments difficiles.

On y pénètre par une petite porte, en descendant quelques marches. Une salle étroite et longue, faiblement éclairée par des meurtrières ; pas loin de l'une d'elles, un grand bloc de pierre et terre battue, c'était le « coffre-fort » pour documents et objets de valeur avant que ne soient apparues les premières banques.

On remarque un drapeau qui rappelle la participation des Juifs du ghetto de Prague aux luttes qu'a soutenues la ville contre les armes germaniques, il y a quelques siècles.

Passant la largeur de cet ancien forum couvert, on entre dans la synagogue où, depuis la libération de Prague, les services re-

ligieux sont célébrés régulièrement d'une façon ininterrompue, trois fois par jour.

A droite de « Aron Ha-Kodesh », où sont conservés les rouleaux de la Torah, une place d'honneur reste toujours vide depuis l'année 1609. C'est là que priait le rabbin Jehuda Löw, fils de Bezalel, né en 1520, mort en 1609, théologien et homme de science, un des initiateurs des études mathématiques de son siècle.

Sa tombe n'est pas très loin : quittant la synagogue, nous nous engageons dans une rue à gauche et sonnons à la porte du musée juif de Prague derrière lequel se trouve le vieux cimetière juif.

La tombe du rabbin Löw est d'un style renaissance mêlé de baroque, véritable sarcophage de pierre sur lequel sont portées en relief des inscriptions hébraïques.

On ne connaît pas la date exacte de la fondation de ce cimetière. Probablement la première moitié du XV^e siècle ?

Il y a là beaucoup de sépultures de style baroque comme celle du rabbin Löw, cercueils de pierre à base quadrangulaire avec des inscriptions et des ornements reproduisant des scènes de la vie courante ou rituelle.

La statue du rabbin Löw

Plus tard, vers le milieu du XVIII^e siècle, la décoration rococo a fait son apparition. Sur les pierres tombales de ce cimetière des symboles simples caractérisent le défunt : une souris figure sur la tombe de Meisl, une aiguille représente les membres de la tribu des Lévités, une rose rappelle que la défunte portait ce prénom, une scène du paradis fait penser à Eve, et c'est un lion qui évoque la mémoire du rabbin Jehuda Löw.

Une vieille légende, connue maintenant dans le monde entier, lui attribue la création du golem. C'était, dit-on, une statue à l'image de l'homme, pétrie dans la terre par le rabbin Löw, à laquelle il avait donné la vie en lui mettant dans la bouche un papier portant des inscriptions sacrées. Serviteur du

rabbin, tiré par lui du néant, il a voulu tuer son maître, qui dut, avec difficulté, lui retirer tout souffle de vie.

Le rabbin Löw avait fondé, paraît-il, en 1575, pour commémorer la visite de l'Empereur Maximilien au ghetto de Prague, une école rabbinique sur l'emplacement de laquelle se dresse maintenant un des bâtiments du Musée Juif, non loin du vieux cimetière.

Ce musée fut fondé en 1906, mais tel qu'il se présente aujourd'hui, il est dû à la pieuse activité de quelques hommes de métier juifs, historiens, bibliothécaires, artistes et aussi — étrange coïncidence — à l'imagination morbide de certains dignitaires des S. S. et de la Gestapo, qui, ayant cru à l'extermination totale des Juifs dans le monde, ont voulu conserver dans ce musée les images de la vie d'une population qu'ils assassinaient tous les jours.

Les nouveaux « golem »

En 1941, le culte juif fut totalement interdit dans le « protectorat de Bohême-Moravie », mais une partie des objets religieux et des souvenirs très anciens et de grande valeur historique put être sauvée et transférée dans le « Musée Juif Central » de Prague dont les travaux de transformation commencèrent en 1942.

... Cette légende du « golem » devrait être méditée par certains qui n'ont pas hésité, en leur temps, à faciliter, pour le compte des grands patrons de l'industrie lourde européenne, la naissance du « golem » Hitler et qui, aujourd'hui, par esprit de caste, ont oublié les tortures et l'anéantissement de leurs frères.

Ils pactisent déjà avec les magnats de l'Allemagne Occidentale, non démilitarisée et non dénazifiée, et leurs complices de partout, qui sont de nouveaux « golem ».

Ceux qui les font naître ne sont eux-mêmes jamais sûrs de ne pas avoir la même fin que le « golem » du rabbin Löw.

Les rafles nazies du 16 Juillet et la tradition française du 14 Juillet

COMMISSARIAT SANGLANANT

Suite de l'enquête de Pierre PARRI



Antignac, Commissaire n° 4

EN ce qui concerne la question juive en France, le but consiste à assurer la solution du problème juif en Europe selon les directives mises en pratique dans le Reich.

« Il convient de laisser aux Français (i. e. Vichy) le soin de régler la suite pour éviter dans ce domaine la réaction du peuple français contre tout ce qui vient des Allemands. »

Telles étaient, on l'a déjà vu (1), les directives générales données par le S.S. Sturmbahnführer Lischka, dans une conférence de la Gestapo qui se tint à Paris le 31 janvier 1941.

Le Commissariat aux Questions Juives ne fut rien d'autre que l'instrument d'exécution du plan de l'ennemi. Et Xavier Vallat l'homme chargé d'exécuter la première phase de ce plan.

Lorsque Vallat se retire, le 6 mai 1942, il a rempli les objectifs qui lui ont été assignés. Le soin de « régler la suite » revient alors à Darquier de Pellepoix.

Pleins pouvoirs à Darquier de Pellepoix

Cet ancien topaze, qu'Otto Abetz a déjà recommandé à son adjoint Zeitchel dans une note en date du 1^{er} mars 1941, aura la pleine confiance de ses maîtres, pratiquement : les pleins pouvoirs.

Ledit Zeitchel, conseiller auprès de l'ambassade d'Allemagne à Paris, adresse, le 27 juin 1942, au commandant de la Sicherheitspolizei et du S.D. la lettre suivante :

« Comme suite à mon entretien avec le Hauptsturmführer Dannecker, en date du 27 juin, entretien au cours duquel celui-ci a déclaré avoir besoin au plus tôt de 50.000 Juifs de la zone libre pour être déportés vers l'Est, et à indiqué, d'autre part, qu'il convenait de soutenir l'action de Darquier de Pellepoix, commissaire Général aux Questions Juives, j'ai aussitôt saisi de cette affaire l'ambassadeur Abetz et le conseiller Rahn. »

« M. le conseiller Rahn, qui doit rencontrer, dans le courant de l'après-midi, le président Laval, m'a promis de l'entretenir aussitôt de la remise de 50.000 Juifs, ainsi que de la nécessité de donner pleins pouvoirs à Darquier de Pellepoix, dans le cadre des lois en vigueur, et de lui accorder aussitôt les crédits promis. »

Quelle est la situation en ces jours de 1942 où l'ennemi prémédite le crime du 16 juillet? Berlin est fort mécontent car les efforts de Laval pour faire « partir volontairement » nos ouvriers pour l'Allemagne se soldent par un fiasco. Par ailleurs, la Wehrmacht reçoit de rudes coups dans les steppes du Kouban. L'offensive en direction du Caucase se heurte à la magnifique résistance de l'Armée Rouge. Il faut, pour tenir sur le front de l'Est, vider d'une partie de leur main-d'œuvre les usines du Reich. La perspective d'un nouvel hiver de guerre inquiète les dirigeants hitlériens. Le « tournant décisif » est proche...

Administrativement...

Aussi décident-ils d'accroître l'oppression, de contraindre les ouvriers à partir de force, de terroriser les gens de

la rue. « Notre Voix », organe clandestin du « rassemblement des Juifs contre le fascisme oppresseur », aura vu juste en analysant leur tactique :

« Quant à la monstruosité même de l'acte de terreur dirigé contre les Juifs, elle devait servir d'avertissement à la population française dont l'esprit de résistance et la combativité s'étaient considérablement accrues après les premières défaites allemandes en U.R.S.S. »

Et là le Commissariat sanglant pouvait prêter un précieux concours aux nazis.

Ce n'est pas en vain qu'ils convoquaient à leur conférence du 4 juillet, à Paris, non seulement le secrétaire à la police René Bousquet, mais l'antisémite d'Etat Darquier de Pellepoix. Mais il restait à préciser quelques modalités pratiques. Nouvelle conférence, donc, quatre jours plus tard, au même endroit :

« IV J SA 24 Paris, le 8 juillet 1942

Objet : Organisation de déportations futures de France. Première réunion du Comité d'organisation des rafles.

I. Note : On pris part à la réunion :

a) SS-Hauptsturmführer Dannecker ; SS-Unterscharführer Heinrichsson.

b) Darquier de Pellepoix ; M. Legay, représentant le chef de la police ; le directeur François, chef des camps d'internement ; le directeur Hennequin, chef de la police municipale...

...Et d'autres domestiques de moindre importance. Ecoutons Dannecker, auteur du rapport :

« Ouvrant la séance, Darquier de Pellepoix signale que les autorités d'occupation se sont déclarées prêtes à débarrasser l'Etat français des Juifs et que la présente réunion a pour but de discuter la réalisation technique de la déportation. »

Après avoir laissé l'introduction à son subalterne, Dannecker prend la parole. Il s'enquiert de savoir si toutes les personnes présentes sont munies des pou-

voirs nécessaires, s'efforce de déterminer le nombre de « Juifs à arrêter dans le Grand Paris », puis en arrive aux « mesures d'arrestation proprement dites » :

« Les inspecteurs de la police anti-juive et des auxiliaires féminines sortent de la fiche du fichier central et les classent par arrondissement. Le directeur Hennequin (Police municipale) reçoit ensuite les fiches et les répartit entre les commissaires de police des arrondissements. »

« Le vendredi 10 juillet 1942, le classement des fiches sera terminé. »

« Les Juifs seront ensuite groupés dans les différentes mairies et transportés au centre de rassemblement (Vélodrome d'Hiver). »

6 heures du matin, 16 juillet 42... Jamais peut-être — et pourtant, nous avons vu, il y a un mois à peine... — Paris ne fut le théâtre d'un tel déploiement de forces de police. Tant de gendarmes et tant de camions, tant de voyous P.P.F. et tant d'autobus, tant d'inspecteurs et tant de cars !

Au Vel d'Hiv', ils seront parqués pendant six jours, Juifs polonais, tchè-

ques, allemands, autrichiens, russes, etc., âgés de 2 à 66 ans, gosses et femmes, jeunes et vieux, ouvriers et petits artisans, commerçants et intellectuels. Six jours d'horreur ininterrompue. Six jours atroces dans l'enceinte nauséabonde multicolore, pleine de joie et d'enthousiasme...

« Ils » ont aussi arrêté un cadavre, celui d'un enfant mort la veille. Tout à coup, des hurlements de femmes, des cris hystériques, des tentatives de suicides. La promiscuité est insupportable. On a obstrué les lieux d'aisance. Il n'y a pratiquement pas d'eau. Pour soigner les malades sur la piste, au milieu de la foule, on dispose de trois médecins. Et ce n'est qu'au bout d'une semaine que les victimes seront transférées à Drancy, à Pithiviers, à Beauce-la-Rolande, deuxième étape vers Auschwitz.

Darquier de Pellepoix et ses collaborateurs du Commissariat aux Questions Juives ont été admirables de conscience professionnelle dans l'application de la note IV J 3 A 24.

Cependant, Dannecker avait écrit le 8 juillet :

« 2. Nombre de Juifs à arrêter dans le Grand Paris. Il s'agit d'arrêter 28.000

mes partis. Ma mère cachait son étoile jaune avec son sac à main et la mienne avec son bras. Abandonnant la nos valises, nous sommes partis comme des prometteurs, le plus tranquillement que nous le pouvions. Il y avait tant de va-et-vient, de confusion, et nous avions l'air, sans doute,

tion qu'en fait Alex est si vive que, moi aussi, je le vois comme si j'y avais été. Il y avait, rue Nèlaton, une animation fébrile. Des infirmières et des jeunes gens transportaient de l'eau. Un cercle de gardes mobiles entourait la porte où les autobus, un à un, déversaient leurs cargaisons de captifs. Deux officiers allemands dans une Simca, contrôlaient les listes de Juifs — ces listes dressées par le sinistre Xavier Vallat

Les gens affolés fuyaient en avant, au milieu d'un brouhaha formidable où se mêlaient les sanglots, les appels, les cris d'angoisse, les vagissements des bébés. Un jeune gars riait et disait : « Puisqu'il faut y aller, allons-y. » Il n'est pas revenu.

Les vieillards, les femmes enceintes avançaient péniblement. Deux gardes mobiles traînaient une paralytique. Une haie de policiers contenait à distance la foule des curieux.

On entra par là dans l'antichambre de l'enfer.

A chaque nouvel autobus, les gardes mobiles qui gardaient la porte se déplaçaient pour aider au déchargement des valises. Dès le seuil, des jeunes de la milice et des francs-gardes assuraient le « service d'ordre », canalisant vers les gradins l'interminable troupeau humain.

L'évasion — Je dis à ma mère : « Il faut essayer de s'évader. Au lieu d'avancer, nous restons à côté de la porte. Il y avait un espace vide chaque fois que les gardes mobiles se dirigeaient vers un autobus. Plusieurs fois, on nous a demandé : « Alors, vous montez ? » Je répondais : « On attend encore une valise. »

Nous sommes restés ainsi le temps que passe le flot des gens déversé par deux autobus. C'est au troisième que nous som-

Juifs suivant des directives particulières (apatrides, etc...). Or, le 18 juillet, malgré l'ampleur et la soudaineté de la tragédie, malgré la sauvagerie des persécuteurs, Dannecker était « encore loin de compte ».

C'est qu'à l'heure où, épuisé par la besogne d'une semaine si chargée, Darquier de Pellepoix dormait profondément, d'autres vieillards qui n'étaient ni les bourreaux, ni les victimes directes : « IV J SA 225 a - Paris, le 18 juillet 42 « Objet : Déportation de Juifs apatrides. »

« 1. Les rafles de Juifs apatrides des 16 et 17 juillet 1942 ont donné les résultats définitifs suivants :

Hommes	3.031
Femmes	5.802
Enfants	4.051
Total	12.884

Et le SS Obersturmführer Rötke, qui a rédigé ce compte rendu se demande pourquoi les objectifs n'ont pas été entièrement atteints :

« Des sources les plus variées, le service IV I a été informé qu'un nombre important de Juifs apatrides avait eu vent des rafles et avait pu se cacher. Des fonctionnaires de la police française auraient, dans plusieurs cas, renseigné sur les rafles prochaines, les personnes qu'ils devaient arrêter en particulier les Juifs apatrides fortunés, en leur conseillant de ne pas demeurer dans leurs appartements les 16 et 17 juillet 1942. »

Plus loin, cet avis : « La population française a exprimé, dans des cas répétés, sa pitié à l'égard des Juifs arrêtés et ses regrets, en particulier à l'égard des enfants. Souvent le transport des Juifs n'a pas été effectué de manière discrète, de sorte qu'une partie de la population non juive a eu l'occasion de former de petits rassemblements et de discuter au sujet des groupes de Juifs arrêtés. »

En fait, comme l'indiquait le rapport adressé à cette occasion par la Résistance au Comité de Libération Nationale, « beaucoup de Français ont activement

aidé les persécutés en les cachant chez eux, en leur donnant asile, pour qu'ils échappent aux griffes de la police et aux ordres de la Gestapo. »

Hélas, à l'aube du 16 juillet, des nervis déguisés en agents de police avaient réussi à séparer de leurs enfants des centaines de mères, sourds à leurs supplications.

« Mères françaises, c'est une honte pour nous! Dressez-vous contre ces crimes monstrueux et agissez par tous les moyens pour les empêcher! Manifestez votre solidarité avec les victimes, envoyez leur des colis de vivres et de vêtements, paraissez et sauvez des enfants abandonnés! »

Appel d'autant plus tragique qu'au même moment Darquier de Pellepoix étudie le meilleur moyen de déporter les gosses... On peut lire dans le compte rendu de Rötke, en date du 18 juillet, déjà cité plus haut :

« Au cours de la conférence du 17 juillet, la proposition suivante a été jugée la meilleure : pour commencer, les enfants juifs ne seraient pas séparés de leurs parents, mais seraient transportés avec eux dans les camps de Pithiviers et de Beauce-la-Rolande. »

« Les représentants de la police française ont à différentes reprises exprimé le désir de voir les enfants également déportés à destination du Reich. »

Quelle ignominie, quel crime! On concoit que les criminels aient voulu à tout prix se cacher. Toujours dans le même compte rendu de Rötke, ces indications relatives à l'attitude que doit prendre la presse collabo :

« Etant donné que d'autres rafles sont projetées, il serait utile de ne publier dans la presse que des articles d'ordre général dont le contenu aurait été minutieusement revu par le Service allemand de la propagande. Dans ces articles, il y aurait peut-être lieu d'attirer l'attention des lecteurs sur le fait que les Juifs se seraient conduits, selon leur habitude, d'une manière tellement impertinente, que des mesures sévères auraient été nécessaires. On aurait essentiellement arrêté des Juifs qui auraient continué à s'occuper de marché noir, de faux papiers, de corruption, de trafics de grande envergure et qui commettaient constamment d'autres délits. »

Mais l'immense masse du peuple français ne mordait nullement à ces mensonges, et vers fin juillet, dans un Manifeste, le Comité parisien du Front National pouvait tirer des événements cette première conclusion :

« Parisiens, « Vous avez témoigné une solidarité active avec les victimes, ce qui a mis en rage toute la racaille à la solde de l'occupant. Vous avez dans la nuit du 16 juillet caché par certaines vos voisins juifs en sauvant ainsi de la honte et d'une mort sûre des êtres humains. VOUS AVEZ EN AGISSANT AINSI CONTINUE LES TRADITIONS GENEREUSES ET SAUVE L'HONNEUR DE NOTRE PATRIE MARTYRISÉE. »

« Si nous sommes unis, si nous luttons, dit-il, on ne verra plus jamais de 16 juillet. »



Xavier Vallat, Commissaire n° 1

« 1. Les rafles de Juifs apatrides des 16 et 17 juillet 1942 ont donné les résultats définitifs suivants :

Hommes	3.031
Femmes	5.802
Enfants	4.051
Total	12.884

Et le SS Obersturmführer Rötke, qui a rédigé ce compte rendu se demande pourquoi les objectifs n'ont pas été entièrement atteints :

« Des sources les plus variées, le service IV I a été informé qu'un nombre important de Juifs apatrides avait eu vent des rafles et avait pu se cacher. Des fonctionnaires de la police française auraient, dans plusieurs cas, renseigné sur les rafles prochaines, les personnes qu'ils devaient arrêter en particulier les Juifs apatrides fortunés, en leur conseillant de ne pas demeurer dans leurs appartements les 16 et 17 juillet 1942. »

Plus loin, cet avis : « La population française a exprimé, dans des cas répétés, sa pitié à l'égard des Juifs arrêtés et ses regrets, en particulier à l'égard des enfants. Souvent le transport des Juifs n'a pas été effectué de manière discrète, de sorte qu'une partie de la population non juive a eu l'occasion de former de petits rassemblements et de discuter au sujet des groupes de Juifs arrêtés. »

En fait, comme l'indiquait le rapport adressé à cette occasion par la Résistance au Comité de Libération Nationale, « beaucoup de Français ont activement

aidé les persécutés en les cachant chez eux, en leur donnant asile, pour qu'ils échappent aux griffes de la police et aux ordres de la Gestapo. »

Hélas, à l'aube du 16 juillet, des nervis déguisés en agents de police avaient réussi à séparer de leurs enfants des centaines de mères, sourds à leurs supplications.

« Mères françaises, c'est une honte pour nous! Dressez-vous contre ces crimes monstrueux et agissez par tous les moyens pour les empêcher! Manifestez votre solidarité avec les victimes, envoyez leur des colis de vivres et de vêtements, paraissez et sauvez des enfants abandonnés! »

Appel d'autant plus tragique qu'au même moment Darquier de Pellepoix étudie le meilleur moyen de déporter les gosses... On peut lire dans le compte rendu de Rötke, en date du 18 juillet, déjà cité plus haut :

« Au cours de la conférence du 17 juillet, la proposition suivante a été jugée la meilleure : pour commencer, les enfants juifs ne seraient pas séparés de leurs parents, mais seraient transportés avec eux dans les camps de Pithiviers et de Beauce-la-Rolande. »

« Les représentants de la police française ont à différentes reprises exprimé le désir de voir les enfants également déportés à destination du Reich. »

Quelle ignominie, quel crime! On concoit que les criminels aient voulu à tout prix se cacher. Toujours dans le même compte rendu de Rötke, ces indications relatives à l'attitude que doit prendre la presse collabo :

« Etant donné que d'autres rafles sont projetées, il serait utile de ne publier dans la presse que des articles d'ordre général dont le contenu aurait été minutieusement revu par le Service allemand de la propagande. Dans ces articles, il y aurait peut-être lieu d'attirer l'attention des lecteurs sur le fait que les Juifs se seraient conduits, selon leur habitude, d'une manière tellement impertinente, que des mesures sévères auraient été nécessaires. On aurait essentiellement arrêté des Juifs qui auraient continué à s'occuper de marché noir, de faux papiers, de corruption, de trafics de grande envergure et qui commettaient constamment d'autres délits. »

Mais l'immense masse du peuple français ne mordait nullement à ces mensonges, et vers fin juillet, dans un Manifeste, le Comité parisien du Front National pouvait tirer des événements cette première conclusion :

« Parisiens, « Vous avez témoigné une solidarité active avec les victimes, ce qui a mis en rage toute la racaille à la solde de l'occupant. Vous avez dans la nuit du 16 juillet caché par certaines vos voisins juifs en sauvant ainsi de la honte et d'une mort sûre des êtres humains. VOUS AVEZ EN AGISSANT AINSI CONTINUE LES TRADITIONS GENEREUSES ET SAUVE L'HONNEUR DE NOTRE PATRIE MARTYRISÉE. »

« Si nous sommes unis, si nous luttons, dit-il, on ne verra plus jamais de 16 juillet. »

Marseille généreuse a sauvé des milliers de vies

LES « mesures » prises par le sinistre Darquier de Pellepoix, le 16 juillet 1942, ne visaient pas seulement les Juifs de Paris. La haine et la lâcheté des valets des nazis déborda le cadre de la capitale et vint battre la province.

Le 16 juillet 1942, au moment où les policiers cernaient les quartiers parisiens à population juive, des forces dites du maintien de l'ordre commençaient de vastes opérations à Marseille.

Mais les Juifs de la grande cité phocéenne, plus heureux que leurs frères de la capitale, purent, dans leur majorité, échapper au tragique hallali.

Et ils le durent à la solidarité de la population marseillaise, autant qu'à l'action de la Résistance.

Nous sommes allés voir la sœur de l'ancien Président du Conseil National de la Résistance, Femme énergique et modeste, elle se refuse à parler de son rôle personnel au cours de ces journées :

« En contribuant, pour une modeste part, à sauver des Israélites des griffes de l'occupant, je ne crois, sincèrement, pas avoir accompli une action d'éclat. Pour nous, de la Résistance, ce geste n'avait rien de très normal : il faisait partie de notre combat quotidien. »

Mlle B. nous explique alors, très simplement, comment la Résistance fut alertée, comment elle parvint à déjouer le plan de la police.

« Croyez-moi, lorsque je parle de la Résistance, je ne fais aucune différence : réseaux, groupes de combat, F.T.P., tous, nous nous unissons qu'une seule idée : sauver les malheureux menacés d'un tel sort. Et, grâce à cette union, nous avons réussi. »

« Mères françaises, c'est une honte pour nous! Dressez-vous contre ces crimes monstrueux et agissez par tous les moyens pour les empêcher! Manifestez votre solidarité avec les victimes, envoyez leur des colis de vivres et de vêtements, paraissez et sauvez des enfants abandonnés! »

Appel d'autant plus tragique qu'au même moment Darquier de Pellepoix étudie le meilleur moyen de déporter les gosses... On peut lire dans le compte rendu de Rötke, en date du 18 juillet, déjà cité plus haut :

« Au cours de la conférence du 17 juillet, la proposition suivante a été jugée la meilleure : pour commencer, les enfants juifs ne seraient pas séparés de leurs parents, mais seraient transportés avec eux dans les camps de Pithiviers et de Beauce-la-Rolande. »

« Les représentants de la police française ont à différentes reprises exprimé le désir de voir les enfants également déportés à destination du Reich. »

Quelle ignominie, quel crime! On concoit que les criminels aient voulu à tout prix se cacher. Toujours dans le même compte rendu de Rötke, ces indications relatives à l'attitude que doit prendre la presse collabo :

« Etant donné que d'autres rafles sont projetées, il serait utile de ne publier dans la presse que des articles d'ordre général dont le contenu aurait été minutieusement revu par le Service allemand de la propagande. Dans ces articles, il y aurait peut-être lieu d'attirer l'attention des lecteurs sur le fait que les Juifs se seraient conduits, selon leur habitude, d'une manière tellement impertinente, que des mesures sévères auraient été nécessaires. On aurait essentiellement arrêté des Juifs qui auraient continué à s'occuper de marché noir, de faux papiers, de corruption, de trafics de grande envergure et qui commettaient constamment d'autres délits. »

Mais l'immense masse du peuple français ne mordait nullement à ces mensonges, et vers fin juillet, dans un Manifeste, le Comité parisien du Front National pouvait tirer des événements cette première conclusion :

« Parisiens, « Vous avez témoigné une solidarité active avec les victimes, ce qui a mis en rage toute la racaille à la solde de l'occupant. Vous avez dans la nuit du 16 juillet caché par certaines vos voisins juifs en sauvant ainsi de la honte et d'une mort sûre des êtres humains. VOUS AVEZ EN AGISSANT AINSI CONTINUE LES TRADITIONS GENEREUSES ET SAUVE L'HONNEUR DE NOTRE PATRIE MARTYRISÉE. »

« Si nous sommes unis, si nous luttons, dit-il, on ne verra plus jamais de 16 juillet. »

« Mères françaises, c'est une honte pour nous! Dressez-vous contre ces crimes monstrueux et agissez par tous les moyens pour les empêcher! Manifestez votre solidarité avec les victimes, envoyez leur des colis de vivres et de vêtements, paraissez et sauvez des enfants abandonnés! »

Appel d'autant plus tragique qu'au même moment Darquier de Pellepoix étudie le meilleur moyen de déporter les gosses... On peut lire dans le compte rendu de Rötke, en date du 18 juillet, déjà cité plus haut :

« Au cours de la conférence du 17 juillet, la proposition suivante a été jugée la meilleure : pour commencer, les enfants juifs ne seraient pas séparés de leurs parents, mais seraient transportés avec eux dans les camps de Pithiviers et de Beauce-la-Rolande. »

« Les représentants de la police française ont à différentes reprises exprimé le désir de voir les enfants également déportés à destination du Reich. »

Quelle ignominie, quel crime! On concoit que les criminels aient voulu à tout prix se cacher. Toujours dans le même compte rendu de Rötke, ces indications relatives à l'attitude que doit prendre la presse collabo :

« Etant donné que d'autres rafles sont projetées, il serait utile de ne publier dans la presse que des articles d'ordre général dont le contenu aurait été minutieusement revu par le Service allemand de la propagande. Dans ces articles, il y aurait peut-être lieu d'attirer l'attention des lecteurs sur le fait que les Juifs se seraient conduits, selon leur habitude, d'une manière tellement impertinente, que des mesures sévères auraient été nécessaires. On aurait essentiellement arrêté des Juifs qui auraient continué à s'occuper de marché noir, de faux papiers, de corruption, de trafics de grande envergure et qui commettaient constamment d'autres délits. »

EVASADE DU VEL D'HIV

(SUITE DE LA PREMIERE PAGE)

— Il pleuvait, poursuivait Alex. Nous avions trois valises. On nous a conduits au poste de police de la cour du Louvre... vous savez, là où il y a tant de pigeons.

Dans une salle exigüe, 30 à 35 personnes, avec leurs bagages enlissés. Des femmes sanglotaient. On discutait passionnément. Certains disaient en riant : « On part en vacances ». Mais un juif allemand, qui savait, s'efforçait de détruire les illusions tenaces.

« Les gosses chahutaient. Moi aussi, je n'y comprenais rien. »

A l'arrivée, un inspecteur vérifiait les identités. Comme ma mère lui faisait remarquer que je suis de nationalité française : « Votre fils n'est pas Français, dit-il, il est juif ». Celui-là avait bien mérité du nazisme.

« C'était un continuel va-et-vient. Les nouveaux prisonniers qu'on amenait. On avait permis à une personne par famille d'aller acheter du ravalement. Certains revenaient avec des pains pleins les bras : ils avaient liquidé tous leurs tickets. »

Le long de la Seine. Inutile de commenter. Ce jeune homme de vingt ans sait que les faits parlent avec assez d'éloquence. De temps à autre seulement, avec plus de résolution dans son regard brun, il souligne l'innocence politique, la résignation même que montraient beaucoup de ses compagnons de voyage. Cela le tient à cœur.

« A 4 heures de l'après-midi, on nous fait monter dans un autobus. Par ordre alphabétique. Un peu comme du bétail : « M. et Mme Untel et tant d'enfants... criait le policier de service. Les enfants n'avaient pas de noms. »

Une fois les valises placées sur la plateforme, nous avons longé la Seine. Nous avons passé devant la piscine Deligny, où j'allais presque tous les jours.

L'antichambre de l'enfer Et maintenant le Vel d'Hiv ! L'évoca-



Alex Grinstein et sa mère, quelques jours après leur évation.

si sûrs de nous-mêmes, que nous sommes passés sans encombre à travers le barrage de police qui nous séparait de la liberté.

Ma mère hésitait encore. Elle pensait même à revenir. Nos valises contenaient tout notre argent, tout ce que nous avions de plus précieux... Enfin, nous n'avons pas demandé nos restes.



Marseille, 1942 : René BOUSQUET, secrétaire général à la Police, passe en revue les « groupes mobiles anti-terroristes »

CINEMA

RADIO

LE CINÉMA

par
Josette WOLNYBONHEUR EN LOCATION
(français)

Un film qui vaut uniquement par son dialogue alerte et souvent amusant, et par la présence d'André Luguet et de Denise Grey... Mais un film drôle, qui fait rire et passer un bon moment. Sans plus d'ailleurs. De ce genre de film dont on ne retire rien et dont on retient peu. André Luguet, un célibataire et

UN FILM SUR LE M.R.A.P.

Le 22 mai au Cirque d'Hiver, les assistants purent voir, au centre de la piste, se mouvoir metteur en scène, cameramen et scrip-girl. Les actualités ?... Non. Mieux encore. On préparait un film de court métrage, spécialement consacré au M.R.A.P. et à son activité d'alors : le Congrès. C'est notre ami Boris Fesler qui a accepté de se charger de cette réalisation. On a tourné hier. Aujourd'hui on assure le montage. Demain on projettera... Nous souhaitons la bienvenue au film du M.R.A.P.

comité ruiné veut monter une importante affaire pour laquelle il a besoin de capitaux. Il séduit par son grand nom, son passé (ou plutôt celui qu'il imagine pour sa famille), deux américains père et fils. Il doit se trouver une fille. Il invente des voyages pour justifier l'absence de la supposée comtesse. Mais tout le monde arrive, fille imaginée, femme et même frère, etc... Le dévoué valet de chambre, lui, s'arrache les cheveux pour nourrir tout ce monde et récupérer les meubles dont l'usurier comptait faire son profit. Tout finit bien, évidemment !

Cet imbroglio, sans originalité excessive comme sans conventionnalisme, se déroule avec parfois des

longueurs, une mise en scène très moyenne et une photo honnête. Deux heures à passer si l'on a envie de se distraire, de ne penser à rien et si on ne trouve rien de mieux à voir.

LA GRANDE HORLOGE
(américain)

Une bande policière assez bien menée que relève la présence du talentueux Charles Laughton. La grande horloge, c'est la douce manie d'un multimillionnaire américain qui l'a faite construire dans le hall de son établissement. Cet homme tuera, par jalousie et par passion, l'ami qu'il entretenait secrètement. Il laissera accuser ou soupçonner certains membres de son personnel. Au moment où l'un d'eux va être arrêté, il dénoncera le sinistre personnage qui se suicidera.

Si l'on juge froidement le scénario, c'est zéro. Bien jouée, sans longueurs excessives, la bande devient acceptable si l'on ne dépeuple pas. Sinon, de telles invraisemblances sont à remarquer, qu'on peut se demander comment tient cette histoire policière.

LE CŒUR SUR LA MAIN
(français)

Bourvil se révèle un excellent comique du cinéma.

Essentiellement scénique, il retrouve ici tout ce que la radio lui fait perdre et, moins dépouillé, son style est infiniment meilleur. Depuis son premier film, il a fait — par rapport à la caméra — de très notables progrès.

Que dire du film ?... Pas grand-chose. C'est, avant tout, le placement de Bourvil qui importe, aussi l'intrigue est-elle assez mince. Un bon point cependant, dans ce scénario, pour la chute inattendue qui conduit Bourvil, de bedeau qu'il était, au cirque où il incarne un clown.

Dans ce film, on découvre un Bourvil danseur, accordéoniste et swing à souhait.

De quoi passer un bon moment !...

L'ANGE ROUGE
(français)

Une aventure policière assez bien venue. Pas très original le scénario, pas très neuf. Ce film n'apporte pas grand-chose. Il est néanmoins agréable à voir, pour passer deux heures.

Tilda Thamar est une belle fille : Paul Meurisse un sympathique casseur et Berval surtout donne sa pleine mesure dans un rôle de gangster repentant et amoureux, assez délicat à tenir. Armand fait un commissaire mondain, très peu conventionnel et excellent.

Une bande qui se tient dans une très honnête moyenne. Une sorte de film à grand spectacle américain, mais bien joué et propre.

Sur les chemins de Montreuil,
j'ai croisé le monde

(Suite de la page 1)

Roumains, des Espagnols, des Bulgares, des Nord-Africains, des Hongrois, des Yougoslaves, des Portugais, des Italiens, que sais-je encore... le monde sur un petit point du globe !

Et ce monde qui se retrouvait pour manifester de sa volonté d'union et de solidarité, jouissait de la pureté du ciel, d'un spectacle spécialement monté, de la visite des stands, de l'herbe et des arbres, des mets préparés à son intention, où chacun retrouvait un peu de l'air natal.

Le programme artistique dura de 14 h. 30 à minuit avec, seulement, deux interruptions d'une heure chacune pour permettre aux spectateurs de se dégourdir les jambes et aux organisateurs de regrouper les artistes.

Des troupes folkloriques se mêlèrent fraternellement aux artistes

de France, pour le plaisir et l'amusement de tous les spectateurs présents et attentifs.

Des chorales, la chorale populaire juive et la chorale polonaise, celle des enfants de fusillés et celle de la jeunesse espagnole ; des groupes de danseurs : arméniens, polonais, espagnols ; le groupe des enfants hongrois ; tous ces artistes du folklore mêlés aux artistes de la radio : Claudie Gil, Rogers, Mario Carsy, Jacques Dutailly, Paule Marlène, les Frères Demarny, et aux artistes des opéras italiens et hongrois : Emeric Magyei, de Budapest, M. Capocci et Mlle Renée Janet et Juan Vilato, résistant déporté, qui fit applaudir l'Espagne républicaine.

Et j'en oublie certainement...

Ah ! oui !... ce fut une belle journée.

Josette WOLNY.

Si vous aimez le cinéma

L'Ecole buissonnière.
Hamlet.
Jour de Fête.
Quelque part en Europe.
Le point du jour.
Le Bal Cupidon.
La Cité sans voiles.
Les Amants de Verone.
Le Coeur sur la main.

A éviter :

Pampa barbare.
Sinbad-le-Marin.
La piste de Santa-Fé.
Derrière le rideau de fer.

SUR LES ANTENNES

Les programmes de la radio ne nous étant pas parvenus au moment où nous imprimons, nous nous excusons auprès de nos lecteurs de ne pouvoir leur donner l'habitude de la sélection.

Nous attirons leur attention sur une nouvelle série d'émissions d'André Certes : « Suite française », qui passera tous les lundis à 20 h. 15 sur la chaîne parisienne, et qui nous promènera à travers les différents pays d'Europe.

DROIT ET LIBERTÉ en Belgique...

L'industrie du diamant en péril

L'industrie belge du diamant occupe une assez grande quantité de travailleurs juifs qui, avec l'ensemble de leurs camarades, subissent de graves difficultés.

En effet, près de 7.000 ouvriers de cette branche sont actuellement en chômage tandis que les U.S.A. refusent de rendre à la Belgique les stocks de diamants volés par les nazis.

Dumping allemand
Chômage en Belgique

Dès son avènement, Hitler donna une impulsion considérable à l'industrie diamantaire allemande qui devait jouer un rôle de premier plan dans la préparation de la guerre et qui, de plus, constituait une source appréciable de devises étrangères, par le canal de l'exportation. En 7 ans, de 1933 à 1940, le nombre des ouvriers occupés dans cette industrie passa de 700 à 8.000. Le nazi Bozenhardt soulignait dans un rapport adressé à l'O.K.W. la nécessité de pro-

curer des diamants à l'industrie de guerre. D'après un autre rapport du même individu, 550.000 carats de diamants bruts furent livrés durant la guerre à l'Allemagne qui les revendit à bas prix sur les marchés internationaux. Le massacre des Juifs d'Anvers eut d'ailleurs pour principal objectif le pillage des diamants. Aujourd'hui, les nazis sont partis, mais le dumping est resté. Vendant à des prix parfois inférieurs au prix de revient normal, les industriels allemands tuent le marché belge au profit des U.S.A. qui leur achètent leur production à bon compte, en

cherchant à s'en assurer le monopole. Et les ouvriers belges chôment.

Vol de diamants

Le nouveau développement de l'industrie diamantaire allemande est destiné à l'industrie de guerre, et doit faciliter la mainmise américaine en Allemagne occidentale. La preuve en a été apportée par la décision américaine de ne pas restituer à la Belgique les diamants bruts récupérés en Allemagne, sous prétexte qu'il n'y a pas de preuves permettant d'établir que ces diamants proviennent de Belgique.

Les faits démentent ces allégations.

Pendant l'occupation, les nazis ont saisi en Belgique plus de 50.000 carats de diamants taillés et 1 million de carats de diamants bruts dont 200.000 carats ont été retrouvés par l'armée américaine. Or, la Diamond Trading Co de Londres, l'unique répartiteur de diamants bruts, atteste que, de 1935 à 1937, aucun diamant brut n'a été vendu à l'Allemagne, alors que 80 % l'étaient à la Belgique. Par ailleurs, il a été établi qu'en 1939, l'Allemagne ne possédait toujours aucun diamant brut. Pratiquement donc, les lots retrouvés en Allemagne ne peuvent provenir que de Belgique.

Malgré cela, les diamants retrouvés vont être vendus aux enchères « pour couvrir les frais d'occupation » et il paraît même qu'il serait interdit aux Belges de venir les acheter !

Les intérêts américains

1. En favorisant le marché allemand par la mise à sa disposition des diamants volés par les

nazis, les Américains entendent éradiquer les industries nationales voisines.

2. En poussant au dumping des prix, les Américains se facilitent l'achat des diamants d'Allemagne et s'approprient à exercer une mainmise totale sur cette industrie.

3. En poussant au dumping des prix, on pousse au dumping des salaires, ce qui ne peut que favoriser les idées revanchardes des Allemands. Une enquête a révélé que les salaires officiels étaient de 50 % inférieurs à ceux pratiqués en Belgique.

4. La renaissance d'une industrie diamantaire allemande permet la consolidation de la renaissance de l'industrie de guerre allemande.

L'industrie diamantaire belge occupe la première place du monde. Mais pour combien de temps encore ?

P. G.

C'est la faute du juif !

Au lendemain des élections, l'œil du badaud est souvent attiré par l'abondance des affichettes apposées sur les vitrines des magasins : « Liquidation totale », « Vente à toute offre acceptable », « Commerce à céder ». Les temps sont durs pour le petit et le moyen négoce. Les déclarations de faillite sont plus nombreuses que jamais. Est-ce à dire que chacun en décèle les causes avec lucidité. Beaucoup ne voient pas, ou ne veulent pas voir que la crise est due à cette fausse panacée, le Plan Marshall, et à son agence belge.

Et puisqu'il faut un coupable, c'est le traditionnel bouc émissaire que certains choisissent. Aussi, peut-on entendre dans les tramways, cette remarquable tribune publique, dans les boutiques ou dans la rue, les réflexions désabusées de certains aveugles congénitaux :

« Ces Juifs ruinent le commerce, impossible de lutter contre eux ».

Comme si la crise, par un coup de baguette magique, épargnait les commerçants juifs.

OCULUS.

Nouvelles de Belgique

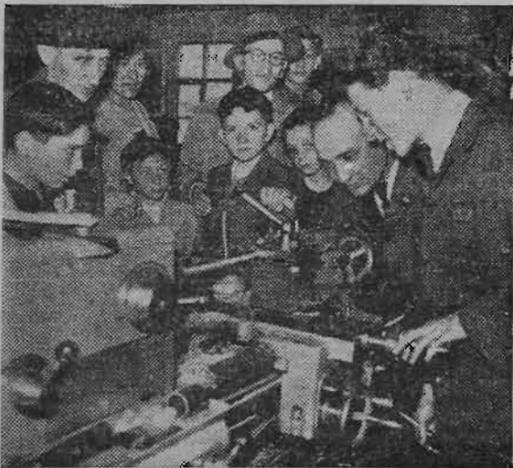
COMITE D'AIDE
DIRECTE A ISRAEL

Il est à remarquer que les pourparlers ont été menés par Solidarité Juive jusqu'au bout, afin d'aboutir à un accord avec les autorités sionistes de Belgique. Ce n'est qu'après le refus réitéré par les dirigeants sionistes d'envoyer tout l'argent à l'Etat d'Israël, ainsi que d'avoir lancé l'action isolément, que ce « Comité d'aide directe à l'Etat d'Israël » fut créé.

Après les premières nouvelles, la population fait un accueil chaleureux à la demande du comité et 150.000 francs furent recueillis à la création même du comité. L'argent servira pour la construction d'un centre d'accueil en Eretz Israël. Actuellement on a dépassé les 250.000.

OU VA LA JEUNESSE
JUIVE ?

Tel fut le sujet d'une discussion publique organisée par la Fédération de la Jeunesse Juive de Belgique. A la tribune prirent place de jeunes représentants de l'Hechalutz, l'U. S. J. J., le Bachad et les Etudiants juifs, dont un membre présidait. Dans l'assistance, on remarquait M. le Rabbin Dreyfus, des dirigeants sionistes et de la Solidarité Juive. Une salle comble prouvait l'intérêt que la jeunesse juive porte à ce problème. Le jeune représentant sioniste (Hechalutz) montra la lutte et le travail du peuple israélien et conclut par un appel à la jeunesse pour l'Alya. L'orateur à tendance non-sioniste (U. S. J. J.) rappela les facteurs qui ont amené la victoire sur le fascisme, victoire dont l'Etat d'Israël fut un résultat.



Visite
des ateliers
de
l'O.R.T.
belge

THEATRE LETTRES ART

Les Poètes de l'Afrique Noire chantent pour tous les hommes

par R. PAYET-BURIN

La revue Europe a groupé ses numéros de mai et de juin en un numéro spécial consacré à la culture de l'Afrique Noire rattachée à l'Union française. Il est bien entendu qu'aucun numéro spécial ne saurait épuiser un sujet semblable, pas plus qu'aucun livre d'ailleurs, si gros fut-il. Mais cette préention n'est pas venue à Europe qui a voulu seulement — c'est une entreprise déjà considérable — offrir à ses lecteurs une image réduite, quoique aussi représentative que possible, de la culture aujourd'hui vivante sur un immense territoire, allant, en gros, de Dakar au Soudan anglo-égyptien et du Sénégal au Congo.

C'est incontestablement sous la forme de la poésie que cette culture paraît s'épanouir le plus généreusement. On a groupé ici, dans un *Florilège africain* quelques poètes jugés particulièrement expressifs d'un art en pleine sève : Louis Mody, Bernard B., Dadié, Jean Malonga, Dia Tidiane, Ba Thierno, Charles Tahore, Leroux, Keita Fodeba, Raf Autra, Mourou, Ben Daouda. Rien ne remplace en effet la connaissance directe des œuvres.

Cependant, pour aider à les comprendre, on a accompagné ces œuvres de trois études qui les replacent dans leurs perspectives géographiques et historiques. Ouezzin Coulibaly traite de *L'enseignement en Afrique noire*, P. Joly examine *L'art nègre et le colonialisme*. Enfin, dans une sorte d'introduction générale, Gabriel d'Arboussier expose *Les problèmes de la culture*. Ces trois études sont à lire pour se faire des idées justes sur des questions qui ont été embrouillées et faussées à l'envie par les partisans, avoués ou non, du système colonial. L'article de d'Arboussier mérite une attention toute particulière. Sa lecture est indispensable à quiconque veut, sur ces problèmes, quitter la surface des idées reçues et aller au fond des choses.

Les idées reçues se donnent toujours pour l'expression du bon sens et, comme telles, prétendent traduire des vérités éternelles. A chaque stade de la colonisation, il s'est trouvé des gens pour décider, une fois pour toutes, de ce que devaient être les rapports entre colonisateurs et colonisés. Gabriel d'Arboussier rapporte cette opinion d'un certain Labouret qui, pour justifier l'intérêt qu'il portait à l'ethnographie coloniale, écrivait : « Pour développer les exportations et les importations, une connaissance exacte de l'indigène, fournisseur, client et contribuable, est nécessaire ».

DANS cette perspective, l'indigène ne est considéré comme une sorte d'animal utile. On l'étudie comme on étudierait un buffle ou un renne, afin d'obtenir de lui le meilleur rendement possible. On admet qu'il se prête à un certain dressage, on lui inculque une instruction élémentaire qui lui permettra de mieux comprendre les ordres et de mieux les exécuter. Quelques sujets pourront même aller plus loin, devenir ingénieurs ou médecins, à titre exceptionnel et pour servir d'encouragement, en somme.

Cette manière de voir les choses correspond au stade du colonialisme dans sa force brutale. Le colonialisateur est tellement convaincu de sa supériorité dans tous les domaines qu'il ne soupçonne même pas que le colonisé puisse avoir une culture propre. On apprend aux jeunes Africains que leurs ancêtres étaient des Gaulois aux yeux bleus, aux longues moustaches blondes...

L'unique ressource qui s'offre alors à l'indigène est de se pénétrer, autant que possible, de la culture de la métropole, de s'assimiler, comme on dit, mais l'assimilation est beaucoup trop « contre-nature » pour ne pas faire faillite à brève échéance. Gabriel d'Arboussier montre comment, sous l'influence de multiples chercheurs, ethnographes, ethnologues, linguistes, la réalité d'une culture négro-africaine originale a fini par apparaître. Il n'est plus question, dès lors, d'implanter de force la culture française. On la fera agir « comme un levain » sur la civilisation indigène. C'est la théorie de l'adaptation.

Cependant, cette formule hybride n'a pas fait avancer d'un pas le problème de la culture en Afrique Noire. C'est qu'elle a le tort, elle aussi, d'imposer des cadres préparés à

l'avance à la culture, quand celle-ci ne peut s'épanouir que d'elle-même. Plus exactement, elle se forme en partie de certaines conditions naturelles, géographiques, historiques, économiques, plus ou moins fixes, plus ou moins variables, où la tradition et l'évolution entrent à parts égales.

La société africaine est répandue sur un territoire immense, et Gabriel d'Arboussier pense que l'unité de sa culture tient essentiellement aux caractères suivants : caractère oral de la tradition culturelle, caractère négroïde de la plupart des groupes ethniques, fond animiste de toutes les religions pratiquées.

ES caractères se rattachent au passé. Certains ont voulu, s'appuyant sur eux, bâtir ce que d'Arboussier nomme une « entité nationale africaine ». Entité, en effet, ou si on veut, mythe. C'est supposer que la masse africaine forme un tout impénétrable, soustraite aux influences extérieures

et se développant suivant un principe interne à la fois puissant et mystérieux : ce que Sartre a appelé quelque part la *négritude*.

Ce principe indéfini est au fond d'essence raciale. Il enferme le Noir dans sa condition de Noir, lui défend d'entrer en rapport avec le Blanc, serait-ce afin de mener avec lui le même combat pour la démocratie. A vrai dire, les théoriciens de la négritude ne conçoivent même pas qu'il puisse y avoir jamais un combat commun pour le Noir et pour le Blanc. Ils sont chacun « enfermés » à part.

Mais la culture n'est pas ce qui sépare. Elle est ce qui rapproche. « Elle est nationale par sa forme » et son contenu et universelle par sa contribution au développement du progrès et du bonheur de l'humanité comme par les influences qu'elle reçoit des autres cultures ».

On ne peut parler proprement de culture nationale pour un pays qui n'a pas encore acquis son autonomie. Néanmoins, c'est bien l'aspiration des peuples de l'Afrique Noire à disposer d'eux-mêmes, à s'affranchir des vestiges de l'oppression qui donne aujourd'hui à leur culture son caractère le plus marquant et le plus émouvant. Les meilleurs d'entre les jeunes poètes africains sont ceux qui chantent pour leur libération chantent aussi pour la libération de tous les hommes.

La boîte à cancons

La distribution complète du film *Les Pieds nickelés* n° 2 que Marcel Aboulicier vient de commencer aux studios de Joinville comprend *Rellys*, Maurice Baquet, *Paradis*, Pasquah, Marcelle Monthil, *Duvalles*, Luc Andrieux, Gisèle François, Jacques Toscano.

Une importante exposition officielle de peinture française va faire, en près d'un an et demi, le tour de l'Amérique du Sud. Elle embrasse la période qui va de Manet à nos jours.

Dans le cadre du Festival d'Avignon, et même se prolongeant au delà, aura lieu, dans la chapelle du Palais des Papes, du 15 juillet au 1^{er} octobre, le 4^e Salon de l'Art mural.

A la Maison de la Pensée Française s'ouvrira, le 10 juillet, l'exposition « La Sculpture en France de Rodin à nos jours ».

Le paquebot Ile-de-France qui va être mis en service ce mois-ci, sera décoré par deux grands panneaux en laques sculptées par Jean Dunand.

L'association « Peuple et Culture » de Haute-Savoie organisera, du 25 juillet au 6 août, une exposition des artistes pouvant justifier d'une activité professionnelle autre que la peinture. Se renseigner au siège social, 6 bis rue de la Paix, à Annecy.

Le Salon des Surindépendants aura lieu au Parc des Expositions, à la porte de Versailles, du 15 octobre au 13 novembre. Les demandes d'adhésion sont reçues au siège social, 73, boulevard de Clichy, jusqu'au 15 septembre. Les exposants ont droit à 8 m. 25 de chaise effective (3 m. 75 au total).

Le 1^{er} juillet l'annuel Prix de la Critique a été décerné pour 1949 au peintre André Minaux.

Le 7 juillet, au Musée national d'art moderne, sera inaugurée l'exposition « Quatre années de tapisserie française ».

La toile d'Odette Camp Thé à La Vilette, vient d'être achetée par l'Etat.

Au siège du Club du Cirque (50, rue Rennequin), a été vernie samedi dernier une exposition rétrospective du vieux cirque, qui durera jusqu'au 20 juillet.

Le violoncelliste Jacques Ripoché continue sa très brillante tournée en Amérique du Sud avec un succès sans cesse grandissant. Considéré comme l'égal des plus grands, il a déjà donné des récitals et des concerts avec orchestre dans les principales villes du Brésil, d'Argentine, d'Uruguay, etc.

Pour la première fois à Vichy un cycle de quatre concerts comprenant les chefs-d'œuvre du piano de Bach à Debussy, sera donné du 22 juillet au 12 août, par le célèbre pianiste Walter Rummel. Profitant de son séjour dans cette ville, Walter Rummel y donnera un cours limité d'interprétation supérieure au piano. Un cours unique aura lieu du 15 août au 15 septembre, à Saint-Jean-de-Luz, lors des concerts du maître sur la côte. Pour plus amples renseignements s'adresser au secrétariat Rummel, Ciboure, Basses-Pyrénées.

Germaine Péraudy vient de mourir à Paris. D'origine toulousaine, Germaine Péraudy avait chanté avec succès à l'Opéra-Comique et sur les scènes de l'étranger ; elle était professeur au Conservatoire de Toulouse.

Un compositeur anglais, Joseph Coby, marquis d'Anjou, va faire connaître à Paris son opéra « pasu dobe » espagnol « Gratidao » qui obtint un grand succès en Angleterre, en Amérique et au Portugal, et qui fut donné dernièrement en première audition et bissé à Madrid par l'Orchestre municipal, qu'il dirigea lui-même.

Placé sous la direction de Luigi Castellazzi, le quintette vocal Castellazzi vient de remporter le premier prix du Concours international de Madrid 1949 et se rendra en Espagne l'hiver prochain pour une série de concerts.

Sous la direction de Jean Villard, Germaine Zouïro, Hélène Gerber, Nathalie Nerval, Madeleine Silvain, François Spara, Henri Rolland et Bernard Noël, de la Comédie-Française ; Joris Meaune, Jean-Paul Mounin, etc., joueront *Le Cid*, *Phèdre* de Gide, *La Pasiplha* de Montherlant et *Le Richard II* de Shakespeare, qui sont inscrits au programme du Festival d'Art dramatique d'Avignon (du 19 au 29 juillet).

Le deuxième volume des *Cahiers de Romain Rolland* est consacré à la correspondance entre Louis Gillet et Romain Rolland ; préface de Paul Claudel.

Le 18^e Congrès des Ecrivains de France aura lieu du 18 au 20 juillet, à Lyon-Charbonnières. A cette occasion, deux prix littéraires seront attribués.

Le Coucou

Kermesse à Andrésy

Notre kermesse a eu lieu le dimanche 30 juin. Depuis longtemps, les enfants travaillaient à monter de nombreux stands : tir, pêche, loterie, etc. Chacun pouvait essayer son adresse ou sa chance. Malheureusement nos amis de Paris ne furent pas très nombreux car, à la même date, ils étaient invités à d'autres manifestations. Pourtant l'atmosphère chez nous fut joyeuse et pleine d'entrain. A 16 h. 15, buffet et stands furent délaissés pour le programme artistique. Notre chorale fut applaudie chaleureusement pour ses chants français et yiddich. Deux danses, présentées par un groupe d'enfants, eurent bien du succès ainsi qu'un morceau de piano exécuté à quatre mains.

Notre tombola « alimentaire » permettait, en gagnant, d'emporter pour 20 fr., un poulet de notre basse-cour. Les billets se sont vendus au delà de toute espérance.

Mais trop tôt à notre gré, nos amis durent nous quitter, les uns par les cars, les autres par le train. Ils rejoindront Paris en gardant, nous l'espérons, un bon souvenir de chez nous.

Bela Zsolt

Nous venons d'apprendre la mort de l'écrivain Bela Zsolt qui, entre les deux guerres, fut une des personnalités littéraires les plus originales de Hongrie.

C'était un talent extrêmement varié. Poète, romancier, essayiste, pamphlétaire, publiciste, il s'exerça dans presque tous les domaines en s'efforçant, presque toujours seul, d'endiguer le courant d'anti-intellectualisme et d'antihumanisme qui déférait dans les lettres hongroises, après les révolutions de 1918 et 1919.

On sait qu'en 1918, la défaite militaire et la dissolution de la Monarchie eurent pour conséquence, en Hongrie, une explosion révolutionnaire qui amena au pouvoir les représentants de la classe ouvrière groupés autour du Comte Karolyi.

Nous ne nous étendrons pas ici sur l'analyse de cette Révolution dont l'échec s'explique, en dehors de raisons de politique internationale, par la non-existence en Hongrie d'une bourgeoisie véritable, d'une classe moyenne évoluée, susceptible de soutenir l'action des radicaux qui s'efforçaient de jeter les bases d'une démocratie de style occidental. C'est pourtant l'héritage de ces bourgeois radicaux de 1918 que, contre vents et marées, Béla Zsolt ne cessa de défendre dans une période où il était le plus décrié. Humaniste, européen dans le sens où ce mot n'a rien d'exclusif, mais englobe, au contraire, les traditions les plus nobles de l'homme luttant contre l'oppression, Bela Zsolt, ne s'est jamais contenté de

LE THEATRE

Par Roger MARIA

MISTINGUETT (à l'A.B.C.)

Elle a près de 80 ans. Elle danse, elle chante, elle entraîne tout le spectacle à sa suite, comme une reine. « Et je n'ai pas trouvé cela si ridicule. » Emouvant, au contraire. Reine, elle l'est de cet art très moderne que l'on appelle le music-hall et qui exige variétés, escaliers, aigrettes et mollets gainés de soie.

Il n'existe certainement pas, de par le monde, une seule femme qui, à son âge, pourrait se permettre de montrer ses jambes jusqu'au haut des cuisses, comme le fait Mistinguett dans la dernière scène de la revue.

Bien sûr, le rythme de ses pas de danse n'est pas aussi vif qu'il y a quelque soixante ans. Mon père me disait qu'avant l'autre guerre, déjà, on plaisait son acte de naissance. Et il me souvient (il y a de cela un quart de siècle, j'avais sept ans) de l'avoir entendue chanter, de sa voix de chiffonnière avinée, ce « Moi, j'en ai marre » qui m'avait tant impressionné. Puis, je l'entendis interpréter magistralement cette chanson de la cloche : « Ma pomme », dans un décor imprévu : c'était lors de la

soirée d'adieux du grand doyen de la Comédie-Française : Albert-Lambert fils (qui jouait Rodrigue à 76 ans). Elle remporta un triomphe.

Car elle était elle-même sans doute, mais aussi chargée, en quelque sorte, comme Charlot dans son monde, de mille misères et sourires de la vie de Paris où chacun retrouve quelque élément familial.

LA QUESTION RUSSE (de Constantin Simonov)

Au moment où l'on projette, sur un écran de Paris, cette provocation filmée qui aurait obtenu le visa des nazis : « Le Rideau de fer », il est réconfortant de voir une équipe de jeunes, conduite par Michel Gast, surmonter bien des difficultés techniques pour nous offrir quelques représentations de « La Question russe » de l'écrivain soviétique, Constantin Simonov. Pas de décors, peu de moyens matériels, des handicaps professionnels et, pourtant, une présentation mieux que satisfaisante d'une pièce difficile, entièrement politique, où l'auteur aborde un sujet brûlant de plein fouet, rigoureusement. Malgré les tentations d'un schématisme peu convaincant, cette pièce fait preuve d'un tact, d'un humanisme conséquent qui montrent que les Soviétiques sont au-dessus des basses attaques qu'ils subissent et qu'eux-mêmes, malgré cela, préfèrent représenter ce qu'il y a de meilleur dans le peuple américain (sans oublier le pire, mais sans excès). C'est un message de fraternité, d'espoir et de paix qu'apporte « La Question russe ».

Si vous allez au théâtre...

Ne manquez pas :
— Les œufs de l'autruche.
— Les gaités de l'escadron.
— Un inspecteur vous demande.

Allez voir :
— Les maîtres nageurs.

A la rigueur :
— Grand-Guignol.
— Un homme de Dieu.
— Le maître de Santiago.

A éviter :
— Les mains sales.

Si vous lisez en vacances...

(Edition du Pavillon, 5, rue Rollin, Paris)

T. SEMOUCHKINE : *Mister Thomson est mort dans le Grand Nord*.

Traduit du russe par E. Makotzkaiafr. 250

Un best-seller de l'édition soviétique. Un roman d'aventures comme vous n'en avez jamais lu !

J.B.F. HALDANE : *Science, marxisme, guerre*fr. 350

G. SORIA : *La France deviendrait-elle une colonie américaine*fr. 220

J. BAUMIER : *Forces de guerre dans la Ruhr*fr. 180

par François FEJTO

prises de position vagues. Comme romancier aussi bien que comme publiciste, il s'est toujours attaqué, avec violence, une violence raffinée, avec une vigueur qui rappelle Paul-Louis Courier, aux problèmes d'actualité. Et qu'y avait-il de plus urgent alors que la lutte contre les mesures discriminatoires d'un gouvernement fasciste avant la lettre, qui instituait le « numerus clausus » contre les Juifs, appelait à l'antisémitisme et au révisionnisme pour détourner l'attention des réformes sociales. C'était une tâche urgente — mais fort dangereuse.

Bela Zsolt était issu d'une vieille famille de commerçants juifs de Transdanubie. Il n'essaya jamais, comme tant d'autres moins vaillants, de dissimuler son origine. Dans les vigoureux éditoriaux il s'est fait le porte-parole et le défenseur des Juifs opprimés.

Et c'est un véritable miracle que cet homme qui eut souvent maille à partir avec la justice du régime Horthy ne fut jamais arrêté. Cependant, au moment où la seconde guerre mondiale éclatait, son journal *Ujsag* fut interdit et la police lui signifiait l'interdiction d'écrire. Bientôt l'homme malade (c'est sur le front en 1914 qu'il avait contracté la tuberculose qui devait à la longue l'emporter) fut envoyé dans un camp de travail, maltraité, puis jeté dans un cachot, enfin interné dans le ghetto de Nagyvárada.

Au prix de grandes difficultés et

grâce à l'énergie et au dévouement de sa femme, il put s'échapper et fuir en Suisse. Il entra en Hongrie aussitôt après la Libération.

Les trois romans qu'il a publiés après son retour, « J'étais cocher à Kiev », « Prisonnier de guerre hongrois », « Neuf valises », peuvent être classés parmi les documents les plus émouvants que l'on ait sur l'extermination des 500.000 Juifs de Hongrie, sur la vie des ghettos de l'Europe Centrale et les souffrances des travailleurs forcés, juifs et autres. Il s'était fixé pour mission, dans ses dernières années, de soulager la terrible misère morale des Juifs survivant à la catastrophe, de les guider, pour leur permettre de retrouver un sens à la vie, pour s'adapter au régime démocratique qui s'était instauré après 1945.

Deux semaines avant sa mort, nous avons lu avec une profonde émotion son article du 27 juin — pourrions-nous imaginer que ce serait le dernier — dans lequel sous le titre « Examen de Conscience » il essaya d'établir le bilan de sa vie. « Oui je suis pour le monde nouveau, affirmait-il, je peux l'être sans rien renier de mon passé. Ce qui brûlait en moi, à mon bureau de travail, en Ukraine, en prison, dans le camp d'internement, sur mon lit d'hôpital, c'est pour vous, petites gens, que je l'ai brûlé, que je l'ai consommé en m'efforçant d'être fidèle à moi-même pour que vous soyez, vous aussi, fidèles à vous-mêmes. C'est pourquoi je glisse tous les soirs, l'âme sereine, vers le sommeil, quand l'obscurité halante me reconvoie. »

LE
C
O
I
N
D
E
L
A
C.
C.
F.



Les enfants à la Feclaz

Fête à la colonie !

Il est une journée qui se différencie des autres et qui même absorbe toutes nos activités de la semaine, c'est le dimanche.

Fête de la colonie, colonie en fête.

Magnifiques sont la préparation et le déroulement de cette journée.

Dès le samedi soir, la colonie bourdonne joyeusement de mille préparatifs. Changement de linge, choix de la plus jolie robe, du corsage le plus seyant, discussions autour d'un ruban. Chacun espère être élu dimanche matin comme fleur la plus belle du groupe. Les fleurs élues, chacune représentant son groupe, composent le jury qui tout à l'heure délibérera sur les résultats du concours de chambre.

Le concours de chambre ! Surtout ne l'imaginez pas comme une corvée telle qu'on pourrait la pratiquer en caserne. Une émulation se crée qui se traduit par un sentiment de solidarité entre tous les co-habitants d'une même chambre et ensuite entre tous les enfants qui se sentent fiers de participer ainsi à la direction de la colonie; et tout ceci à la grande joie des moniteurs qui, d'ailleurs,

participeront aux concours la semaine prochaine.

Mais les enfants ont décidé de remplacer les jeux du matin par une grande cueillette de fleurs dans les immenses prairies qui nous entourent. Marguerites, myosotis, renoncules, bleuets poussent ici par milliers et c'est un bonheur pour nous de voir s'ébattre ces enfants pleins de vie, d'entendre leurs cris joyeux. Leurs bras sont chargés de fleurs qui, tout à l'heure, sous les doigts agiles des enfants et des moniteurs, iront se tresser en couronnes, parant adorablement et parfois cocassement leur tête.

Après un déjeuner apprécié et, comme dit la chanson : « La cuisine a fait merveille et nous souhaitons à tous la pareille », nous montons dans nos belles chambres pour la sieste.

La fête débute. Quelques chants entraînants et puis « Les Petits Cailloux » — ce sont nos tout petits — présentent un spectacle étonnant de fraîcheur et d'ensemble. Une pièce comique, montée par « Les Alpinistes », emplit la salle de rires. Des danses et des chants individuels terminent la fête.

Et n'oublions pas le goûter qui, ce jour-là, est également de la fête : beignets, chocolat, bonbons, etc.

Cela s'est accompli si simplement, avec tant de naturel, que l'on reste étonné et charmé. Comment s'imaginer que ces enfants, qui se connaissent à peine, ont pu répéter, organiser, fabriquer des costumes avec un réel enthousiasme en si peu de temps ?

C'est le secret de la vie collective, celui de notre colonie. L'ambiance et l'entente qui y règnent entre tout le monde, en allant des cuisiniers, aux moniteurs et des femmes de ménage aux directeurs, créent une force émotrice dans notre tâche quotidienne: préparer ces enfants à devenir des hommes, qui donneront au poème de Guilevic leur force, acquise dans la joie et la santé :

...Et s'il n'y a pas de cerisiers,
Nous en planterons...

Emile SOMMER.

LES PREMIERS

TOUT à l'heure, notre amie Sophie Schwartz me disait en regardant les enfants s'ébattre :

« Combien de mamans auraient fait partir leurs petits au premier convoi, si elles avaient pu les voir comme je les vois. »

Mais oui, Mamans, si vous pouviez les voir, votre cœur se gonflerait de joie et de bonheur...

Arrivés hier matin un peu pâlots et fatigués de leur voyage, ils sont ici depuis 48 heures à peine, et déjà ils ont tous pris de belles couleurs.

Ils évoluent comme s'ils étaient chez eux. Des amitiés sont nées, des sympathies se sont créées.

Et puis, cette visite à la grande étendue d'eau salée que l'on appelle « la mer » grondante et agitée d'un mouvement perpétuel. Que de cris d'admiration pour ceux d'entre nos petits qui ne l'avaient jamais vue !

Et quel appétit, mes amis ! Mais j'aurais aimé voir l'émerveillement de Mme KIRSENBLAT, devant sa petite Hélène qui, au goûter, but un grand bol de lait frais et mangea avec plaisir du pain et du chocolat. Hélène nous a d'ailleurs avoué qu'elle n'aimait ni le lait, ni le chocolat, mais à la colonie on s'entraîne...

Amis de Paris et de Province, soyez fiers de votre travail ; c'est avec acharnement que vous collectez pour la campagne des colonies de vacances, vous semez, mais vous récolterez de beaux fruits.

Flora SEGALL.

Communiqués

Nécrologie

Le M.R.A.P. a appris avec émotion la mort du père de M. Roland Lévy, membre du Conseil supérieur de la Magistrature et membre du secrétariat du M.R.A.P.

Devant ce deuil cruel qui le frappe ainsi que sa famille, le M.R.A.P. lui envoie ses plus sincères condoléances et lui renouvelle ses marques de sympathie.

*

Le M.R.A.P. nous annonce la mort, survenue subitement, de M. Santo Lemo, Président d'honneur de l'Association des Sionistes Sépharades de Paris et membre du Comité d'Action du M.R.A.P. A toute sa famille et à tous ses amis, nos condoléances les plus sincères.

*

Dimanche 3 juillet, la municipalité de Gentilly a organisé une kermesse avec un concours des chorales populaires de la Région Parisienne. Notre chorale d'enfants de déportés et fusillés de Livry-Gargan a participé à ce concours et malgré sa récente formation et la jeunesse de ses membres variant de onze à dix-sept ans, le jury lui a accordé la deuxième mention.

Celui-ci a beaucoup apprécié les chants de la chorale, et la façon dont ils furent interprétés par nos enfants, enthousiastes et touchants.

Pour la première fois les enfants de Livry-Gargan se sont mesurés à d'autres chorales et le résultat acquis les a encouragés à travailler toujours plus afin de faire mieux la prochaine fois.

DEPARTS POUR L'ETRANGER

Un groupe d'enfants de nos Maisons est parti en Norvège le 6 juillet, invités par la communauté juive d'Oslo.

Partiront :
Le 16 juillet un autre groupe part pour l'Angleterre.
Le 17 juillet départ pour la Hongrie.

Entre le 16 et le 20 juillet, départ pour la Pologne.
Le 20 juillet, départ pour la Hollande.

DEPARTS EN COLONIE

14 juillet pour la Féclaz.

DEPART DES CADETS

15 juillet pour le Pornichet.
16 juillet pour Tarnos.
Le 15 juillet ouverture de 3 colonies dans les Vosges.

Naissances

Nous apprenons avec plaisir la naissance de Nicole Berger, fille de notre amie Annette Berger, secrétaire au M.R.A.P., ainsi que celle de Francine Palant, fille de Charles Palant, Membre du Bureau du M.R.A.P. L'administration et la rédaction de Droit et Liberté ainsi que le M.R.A.P. et l'U.J.R.E. adressent leurs vives félicitations aux heureux parents.

Placement familial de Goutieux

Déjà avant le commencement des vacances se trouvaient à Goutieux 29 enfants, en particulier des petits. Les demandes ne cessent de nous parvenir, car déjà les premiers convois reviennent des colonies et en aimerait tant passer le reste de ses vacances à la campagne !

La Commission Centrale de l'Enfance félicite M. et Mme Ziegler pour la naissance de leur fils et leur adresse ses meilleurs vœux.

Gestes de solidarité

La Société « L'Amicale de Montreuil » a versé 10.000 fr. pour les colonies de vacances.

La Société « Zichron Israël » a versé la somme de 4.800 fr. pour que nos enfants passent de joyeuses vacances. Merci à nos amis.

Comité Central de l'Enfance.

La Commission Centrale de l'Enfance remercie les commerçants du Carreau du Temple pour les 10.000 francs versés, au profit de nos Colonies de vacances 1949.

Droit et Liberté

Redaction et administration

14, Rue de Paradis, 14
Paris X^e

Téléphone: PROvence 50-47

90-48

C.C.P. Paris 6070-98

Tarif d'abonnement :

3 mois 150 frs

6 mois 300 frs

1 an 600 frs

Etranger : Tarif double.

Pour tout changement d'adresse, prière de joindre la dernière bande et la somme de 20 francs.

Le gérant: Ch. OVEZAREK

AMÉRIQUE DU SUD
AMÉRIQUE DU NORD
ISRAËL

« Océania »

VOYAGES - TOURISME

4, RUE DE CASTELLANE
Téléph. : ANJou 16-33

BOULANGERIE-PÂTISSERIE
ISRAËLITE

Spécialités étrangères
Pains de seigle

BERNARD

18, rue N.-D.-de-Nazareth,
PARIS (3^e)

Tél. : TURbigu 94-52

Même maison :

1, rue Ferdinand-Duval

Métro : Saint-Paul

SOCIÉTÉ D'HORLOGERIE DU DOUBS
106 r. LAFAYETTE - PARIS



WATERPROOF
STAINLESS



ENVOI
CONTRE
REMBOURSEMENT
OU MANDAT
JOINT A LA COMMANDE

O 44 MONTRE SUISSE A RUBIS. FILLETTE 1450
L 44 OU GARÇONNET 1950
F 44 GARÇONNET. FILLETTE ANCRE 15 RUBIS 3285
A 44 FILLETTE. DAME. VERRE OPTIQUE 3485
D 44 HOMME. TROTTEUSE CENTRALE 4885

LA VIE
JUIVE

LA SEULE REVUE DE REPORTAGES
PHOTOGRAPHIQUES ET D'ACTUALITÉS

Unique en son genre

ABONNEMENTS et PUBLICITÉ

IMPRESS, 6, Bd. Poissonnière, Paris-2^e, Tél. PRO. 67-42

Les meilleurs TISSUS

Toutes FOURNITURES

pour TAILLEURS

chez

ZAJDEL

89, rue d'Aboukir - Paris-2^e

Mo : St-Denis Réaumur, Sentier

Tél. : GUT 78-87

LE PLUS SUR MOYEN...

...de recevoir régulièrement Droit et Liberté est de prendre un abonnement.

Tarif : 600 fr. pour une année.
300 fr. pour six mois.
150 fr. pour trois mois.

Versements à notre C.C.P. 6070-98 Paris.

Tarif double pour l'étranger, sauf pour la Belgique où les tarifs sont de frs belges 110 pour une année, frs b. 55 pour six mois ; versements à adresser au Compte Chèque Postal : Smets Henri - 7249-95 - Bruxelles.

A MARSEILLE

Confiserie du Muguet

Société anonyme au capital de 10 millions de francs

5, rue Maurice-Korsek — MARSEILLE

BERLINGOTS, BONBONS ANGLAIS, BONBONS ACIDULES, CAMELS AU LAIT, DRAGEES SURFINES, GRAINS D'ANIS, CAILLOUX DE — MER, PRALINES, BONBONS FOURRES, — HALVA, etc...

ARTICLES POUR FORAINS

Pour un bon poste radio

UNE MAISON

AUDITORIUM RADIO

97, rue de Rome — MARSEILLE

AGENT OFFICIEL : PHILIPS

Conditions particulières aux lecteurs de « DROIT ET LIBERTÉ »

POUR ALLER EN ISRAËL
POUR ENVOYER VOS BAGAGES ET MARCHANDISES
ADRESSEZ-VOUS A L'AGENCE



10, rue de la Chaussée-d'Antin
PARIS (9^e) Tél. : PRO 12-56 et PRO 53-78

seule agence possédant ses propres bureaux à HAIFA, JERUSALEM, TEL-AVIV qui vous

donneront toute leur assistance

CORRESPONDANT A MARSEILLE

Confier votre publicité à "DROIT et LIBERTÉ"
c'est augmenter votre vente

AU POSEUR DE LINOS

grand stock de

Linoléum, Rémaléum, Balatum

Toiles cirées, Papiers peints, etc.

Ets MAURICE WAIS

98, boulevard Ménilmontant,
PARIS-XX^e

M.: Père-Lachaise. Tél. OBE 12-55

Succursale :

40, rue de Rivoli, PARIS-IV^e

POMPES FUNEBRES
ET MARBRERIE

Édouard SCHNEEBERG

43, rue de la Victoire, PARIS-9^e

Tél.: TRI 88-56; Nuit: TRI 88-61

Jeune, voici ta page...



Fierce et décidée, cette jeune partisane chinoise regarde l'avenir avec confiance.

LE TOUR DE FRANCE... il est parti!

Nous sommes là, dans l'attente du grand départ. Paris... Place du Palais-Royal, avec ses arcades et ses vieux murs historiques, avec ses grands magasins et sa rue de Rivoli. Aux fenêtres, aux balcons, aux arbres et sur les bees électriques, partout enfin où un homme peut se hisser et s'accrocher, se maintenir coûte que coûte, pendent des grappes humaines.

La place est noire de monde et les rues avoisinantes sont impraticables. La fanfare joue. Les coureurs se placent. Ma montre indique 10 heures.

Partez !... Les Italiens d'abord, groupés autour de leurs leaders Bartali et Coppi et les Jeeps blanches qui transportent les pièces de rechange de chaque équipe. Les Français en troisième position... Là tout près un petit abbé crie à tue-tête en nous désignant les coureurs : « Regardez, c'est Bartali !... Et le petit Apo !... Vas-y Apo... » Eh bien, Monsieur l'abbé, bravo !

Et la foule de reprendre : « Vas-y, Apo... » car Apo Lazari-des part, en effet, grand favori pour la France. Apo portera cette année les espoirs de la France et je pense que nous avons quelques chances, s'il n'y a pas d'accident, de figurer en bonne place au classement général.

Et puis ce furent les Suisses, les Espagnols, les Belges, les régionaux... à chaque passage, la foule qui reconnaissait ses idoles acclamait : « Bravo Robic... Kubler, vas-y Kubler... C'est Impanis, vas-y... »

Quand, avec les voitures suiveuses, nous avons voulu prendre la piste, la foule qui avait débordé les barrages nous bloqua sur place, bon gré mal gré.

Et puis, ce fut Livry-Gargan. Tout au long du chemin, des haies de spectateurs enthousiastes répétaient les mêmes phrases, les mêmes gestes d'encouragement : « L'équipe du Sud-Est ! Idée. Vive Idée ! »

Après Livry-Gargan, ce fut le grand, le vrai, pas le départ spectaculaire, mais celui qui va faire manger de la poussière à tous les gens du Tour.

C'est la grisserie de l'air. C'est la chaleur d'un soleil de plomb. Partout ce sera l'enthousiasme jusqu'à Reims et bien au delà.

Il a fallu bien des heures de travail pour organiser, monter, ce 36^e Tour de France.

Dans les derniers jours, on n'a pas beaucoup dormi dans le service préposé à cette organisation et le secrétaire général que je voyais le 29 au soir aurait bien, s'il l'avait pu, « poussé » un petit somme.

Mais partout et toujours, le sourire et la courtoisie sont de rigueur entre suiveurs et organisateurs, coureurs et soigneurs.

C'est ça le Tour !

Ce Tour qui est non seulement une belle compétition, mais aussi la course du monde entier qui soulève le plus d'enthousiasme, fait couler le plus d'encre, et bénéficie de la « cote d'amour ». Cette manifestation sportive jouit d'un côté sentimental. Qui de nous, en effet, n'a dans son jeune âge, je parle pour la génération moyenne, entendu leurs parents parler du Tour, qui n'a suivi l'effort des sportifs ?

Je me souviens, pour ma part, que toute petite, ou que nous soyions en vacances ou à Paris, mes parents m'emmenaient « voir passer le Tour ». On recevait alors sur la tête des prospectus ou des objets divers lancés par les voitures publicitaires, et il me souvient d'avoir gardé de ces petites bouteilles qu'envoyait une marque d'apéritif et qui contiennent de minuscules dés à jouer, par exemple.

Et la poursuite se continue. Merveilleuse grisserie de l'air pur. Dur effort méritoire. Courage. Oui, courage pour ces Géants de la route. Croyez-vous qu'il n'en fallut pas au Belge Stan Ockers qui après une chute, ensanglanté, exigea qu'on le remette en selle et vainqueur de la souffrance, malgré ses mille errances, malgré cette fente profonde près de l'œil, malgré ses défaillances, arriva deuxième à l'étape !

JOSETTE WOLNY



Dessin de Pierre Portier.

Une nouvelle jeunessse vient au devant de nos rangs!

Le 4 mai, à Peiping, des jeunes de tous les métiers, groupes nationaux, partis politiques, tendances idéologiques et appartenances religieuses se sont rassemblés. Ils étaient au nombre de 539, la plupart âgés de 20 à 30 ans, venus de la Chine libérée, des régions du Kuomintang, ainsi que de l'étranger : c'étaient les délégués du premier Congrès Pan-Chinois de la Jeunesse...

Les rapports les plus impressionnants ont été présentés au Congrès par 12 jeunes délégués qui ont cité, comme exemple, leurs propres expériences. Parmi eux se trouvaient Liu-Kwei-chi, le héros de l'armée de terre des forces populaires, Li-Tu-chin qui a combattu dans les guerilles de l'île de Hainan, Fan Yung, héros du travail de Mandchourie, Ho-Ju-tsen, jeune ouvrière qui a mené la grève héroïque de Shanghai, Kong-Lin-lun, paysanne ayant joué un grand rôle dans la réforme agraire et Chang-Pin, l'étudiant qui déclencha la résistance dans la prison de Kuming, etc...

Liu-Kwei-wi, commandant de la « Compagnie toujours victorieuse » de la troisième armée de la Chine Orientale, a raconté sa propre histoire qui illustrait l'esprit de combat de l'Armée de Libération Populaire.

Lors de l'assaut, livré à la cité ceinte de murs de Tsinan, Liu et sa compagnie furent les premiers à se frayer un chemin à travers les murs de la ville et cela après avoir lutté à travers des fortifications de 60 mètres de profondeur. Ils ont posé une échelle qu'ils avaient emportée avec eux et ont essayé de grimper sous

le feu de l'ennemi. L'échelle tomba trois fois, et ils furent obligés de la remettre en place chaque fois.

Il était déjà minuit, et ils avaient lutté obstinément pendant six heures. Ils reçurent l'ordre de se retirer, mais les combattants se déclarèrent en désaccord avec cet ordre et renvoyèrent un message à leurs officiers supérieurs : « Nous voulons accomplir notre mission, même au prix de nos vies. Nous refusons de perdre notre renommée de « Compagnie toujours victorieuse ». La réponse vint : « Si vous pouvez réussir en une heure, allez-y ».

Dans une fumée épaisse, le chef de l'escadron du suicide essaya à nouveau de gravir l'échelle, et il parvint au sommet. Une fois sur le mur, il devint une véritable furie en action. Avec sa première grenade, il anéantit vingt hommes. S'emparant de deux mitrailleuses, il les retourna pour faire pleuvoir les balles sur les positions ennemies, ce qui permit à ses camarades d'escalader le mur sans être sous le feu adverse.

Liu, à l'âge de 23 ans, a déjà derrière lui tout un passé de combat. A 18 ans, il fut contraint de s'enfuir de son village natal, car il avait participé à un soulèvement contre le propriétaire foncier du lieu. Il alla travailler à Mukden, dans la métallurgie, mais, plus tard, perdit son emploi pour avoir pris part à une grève. Il rejoignit l'Armée de Libération Populaire, devint gradé et, après la bataille de Tsinan, fut promu commandant de bataillon.

Liu-Shan-pen, le premier jeune aviateur qui ait ramené un avion du Kuomintang en Chine libérée, racon-

ta au Congrès que, depuis l'époque où il avait ramené le premier avion à l'Armée de Libération Populaire, les Forces Aériennes Populaires n'avaient jamais cessé de s'accroître.

Wang-Yi-chen, âgé de 23 ans, président du Comité de Libération du croiseur « Chungking », a raconté comment l'équipage ramena cet ancien navire de la marine britannique dans les eaux libérées. Au milieu d'un tonnerre d'applaudissements, il dit : « Bien que ce navire ait été, en fin de compte, coulé par les bombardiers américains du Kuomintang, nous construirons une puissante marine populaire ».

Dans le manifeste adopté à l'unanimité au Congrès, les jeunes ont proclamé leur confiance dans la réalisation des tâches qui les attendent pendant cette époque historique :

« Nous ne perdrons pas la tête à cause de nos victoires, à cause de la victoire de la Révolution Chinoise. Nous travaillerons encore plus ardemment ; avec une foi invincible et des efforts inlassables, nous édifierons notre patrie.

« Le peuple et la jeunesse de Chine rédigent une page lumineuse de l'histoire qui étonne le monde entier. Avec nos jeunes mains, nous créerons le bonheur et la prospérité de notre avenir. »

Le manifeste conclut sur le mot d'ordre : « En avant pour une nouvelle Chine populaire, sous le grand drapeau de Mao-Tse-Tung ».

H.-K. CHEN,

Membre du Comité Central de la Nouvelle Ligue de la Jeunesse Démocratique de Chine.



Le coin du Campeur

La période des vacances bat son plein. Partout des caravanes de jeunes s'en vont : Hongrie, Pologne, Angleterre, etc...

Nombreux sont également les jeunes qui partent camper, réalisant ainsi des vacances à meilleur marché. Aujourd'hui, nous proposons aux jeunes désireux de « faire de la montagne » des stages fort intéressants.

Créés à l'intention des jeunes désirant s'initier et se perfectionner dans la pratique de l'alpinisme, ces stages sont réalisés par l'Union Nationale des Centres de Montagne.

L'hébergement a lieu en chalet ou en Auberge de Jeunesse.

Le prix de séjour, qui est de 425 fr., par jour, comprend : l'hébergement, la nourriture, l'encadrement par guides de haute montagne, prêt de matériel.

Un droit de 450 fr. est perçu à l'inscription.

Des chaussures de montagne peuvent être louées dans les centres pour 250 fr. par stage.

Les dates des stages sont :

Pour les camps de Samoens, Nivoirin, Saint-Sorlin-d'Arves, Le Bez, La Chapelle-en-Valgaudemar, Barrèges, Caulerets :

Du dimanche 24 juillet au samedi 6 août ;

du lundi 8 août au dimanche 21 août ;

du lundi 22 août au dimanche 4 septembre ;

du lundi 5 septembre au samedi 17 septembre ;

du dimanche 18 septembre au samedi 1^{er} octobre.

Pour les camps de Champel, de Lez-et-Moulin Baron :

Du jeudi 28 juillet au mercredi 10 août ;

du vendredi 12 août au samedi 27 août ;

du dimanche 28 août au samedi 10 septembre ;

du lundi 12 septembre au dimanche 25 septembre.

Pour tous renseignements complémentaires, écrivez à Tourisme et Travail, 1, rue de Châteaudun, Paris-9^e.

Mais, que vous alliez en Auberge de Jeunesse, en chalet, à la mer ou à la montagne, vous savourerez avec délices les :

ROGNONS AU MAIS : enlevez la peau et la graisse des rognons ; faites blanchir (c'est-à-dire jetez dans l'eau déjà bouillante) pendant 5 minutes. Une fois retirés, faites-les dorer au beurre ou au saindoux ; salez et poivrez. Puis, car ce n'est pas tout (mais un vrai campeur n'aime-t-il pas la bonne « popote » ?), prenez de la farine de maïs, délayez-la dans une eau bouillante salée et poivrée. Versez sur les rognons, ajoutez un peu de beurre et faites cuire à petit feu pendant trois quarts d'heure environ.

Après ça... une bonne sieste pour digérer agréablement !

Salut, les campeurs, au numéro prochain !

Jean SAIDOTRE.

RESOLUTION

2.000 jeunes réunis les 25 et 26 juin 1949 à la fête artistique et sportive de Gil-sur-Yvette constatant les premiers succès de leur revendication du collectif à 50 % s'engagent à poursuivre leur action jusqu'à ce que le gouvernement leur accorde satisfaction.

Ils dénoncent les poursuites intentées contre leurs camarades à la suite de leur manifestation pacifique de la gare de l'Est et exigent pour eux une amnistie totale et immédiate.

Ils décident de mandater les secrétaires de l'A. S. Fraternité-Yasc et du Mouvement des Cadets pour se joindre aux délégations qui se rendent auprès du ministère pour exiger cette amnistie.

Par ailleurs, les jeunes réunis à Gil-sur-Yvette ont voté une motion protestant contre les poursuites intentées au journal des jeunes « L'Avant-Garde ». Ils s'engagent à lutter de toutes leurs forces contre les menaces d'une nouvelle guerre, pour défendre la Paix et la Liberté.

LE PRIX DE LA LIBERTÉ

Le juif avait nom Johnny Ordranax et il était français d'origine avant de devenir américain, ce qu'il avait fait parce que, comme il le disait : « Seul, un imbécile ne va pas là où on se bat pour la liberté. » Et croyez-moi, son combat vaut d'être chanté, comme vous vous en apercevrez quand je vous aurai conté l'histoire, qui est la vérité vraie, même si on ne la trouve pas dans les livres d'histoire.

Parlez-leur, à ceux de la Baie de Chesapeake, du vaisseau de Johnny, le *Prince de Neufchâtel*. Ils s'en souviennent car, depuis qu'on court la mer, jamais on ne vit un bateau comme le *Prince* et même les yachtmen d'aujourd'hui ne le nieront pas. Il n'y en avait jamais eu de semblable auparavant et on n'en a pas construit de tel depuis. Il voguait comme le diable et les hommes en tombaient amoureux comme d'une femme. Il était si élégant, si délicat, si léger que la légende le prétend bâti de tulle et de courage.

Johnny l'avait construit lui-même. L'histoire de cet homme est vague jusqu'au jour où il placarda ses affiches sur les murs de Philadelphie. Toutefois, on assure qu'il entra, un soir, dans la vieille synagogue, alors que les hommes étaient en prières, et qu'il se mit à leur parler :

— Il y a un temps pour les actes et un temps pour les prières !

— C'est le vent et non la sagesse qui sort d'une si grande bouche, intervint le rabbin. Et qui es-tu, ô ignorant, fils de fou ?

— Un fou, en vérité, répondit Johnny Ordranax.

A ce moment-là, vous pouvez être sûrs que les prières s'étaient interrompues et que les cœurs se tendaient pour savoir d'où venait le désordre.

— Un fou, en vérité...

Son anglais était fort mauvais mais il leur parla en hébreu.

— Je parle la langue. Le père de mon père était rabbin et, du côté de ma mère, il y a eu trois rabbins en trois générations. Tous des Cohen, ajouta-t-il, rappelant ainsi le nom de la célèbre tribu d'Israël. Toutefois, comme certains des présents l'ont assuré, il est douteux que quelqu'un d'aussi vilain pût être issu d'un aussi noble lignage. Johnny Ordranax était petit, laid et marqué de la petite vérole. Par contre, ses épaules étaient assez larges pour deux hommes et il avait des cheveux roux flamboyants comme en ont la plupart des Cohen.

— Si la chose est exacte, temporisa le rabbin, un peu étonné de l'hébreu de Johnny, mets un taletch et prie car, comme tu l'as fait remarquer, il y a le temps de la prière et le temps de l'action et ceci est le temps de la prière. Et si tu continues à pécher, quand bien même tu serais le fils de cent Cohen, cela n'y fera rien.

Et ce soir-là, Johnny Ordranax pria dans la vieille synagogue de Philadelphie mais, après la prière, il réunit les hommes et leur parla de son rêve d'un bateau. Il parla si bien qu'ils lui donnèrent de l'argent et qu'il construisit le *Prince-de-Neufchâtel* à Baltimore, la ville des vaisseaux miraculeux. C'était en 1812, alors que la guerre venait d'éclater. Tel est, du moins, ce qu'on raconte. La vérité est difficile à démêler après tant d'années. D'autres prétendent que le grand Paul Jones, en personne, fit les plans du *Prince* et que Johnny les avait trouvés dans une vieille librairie de Paris. Quoi qu'il en soit, il construisit lui-même le bateau, puis placarda ses affiches dans Philadelphie.

Le plus difficile était de trouver un équipage, car un corsaire avait besoin d'hommes qui soient tout ensemble des héros et des démons, des pirates et des révolutionnaires. On pouvait devenir riche à ce jeu, mais on courait aussi le risque de mourir au fond de l'eau ou de finir dans la cale d'un vaisseau ennemi. Combien d'hommes étaient capables de courir de tels risques ? C'est pour cela que les affiches, placardées ou distribuées, étaient faites. Voici ce qu'il disait celle de Johnny Ordranax :

*Je m'appelle Johnny Ordranax
Juif de France, mais Américain
Ceci est le pays des braves
des hommes libres, des hommes courageux
Je navigue pour la cause de la liberté
de l'Égalité, de l'Indépendance
l'offre des parts ou des gages
l'embauche Irlandais, Juifs, Noirs,
Allemands, Portugais, Français
Et tout homme qui porte le nom
d'Américain
Remplissez vos poches d'or
Et luttiez pour la Liberté
Je pars en mer pour un an
Et un jour*

On assure que Johnny s'empara de dix-huit vaisseaux, valant plus d'un million de dollars avant de se décider à repartir pour l'Amérique. Il avait navigué pendant des mois et son équipage était, maintenant, devenu une machine de combat bien au point et ceci, bien qu'il ait laissé tant d'hommes sur ses prises qu'il ne lui en restait plus que trente-huit à bord de son petit voilier. Mais la carène nécessitait des réparations, le *Prince* avait besoin d'entrer en cale sèche et Johnny se mit à penser avec nostalgie à son retour, avant les gran-

des fêtes, dans la vieille synagogue. Il se souvenait avoir dit qu'il y avait un temps pour l'action et un temps pour la prière et il avait été assez longtemps à l'action.

Il suivit le détroit de la Manche en naviguant au nord et en défilant de ses couleurs flottantes les guetteurs des hautes falaises. Il traversa la mer du Nord, dansa autour des Shetlands et prit le vent en direction de

NOUVELLE INÉDITE DE HOWARD FAST Traduite de l'anglais par R. de JOUVENEL (Illustration de Marcel TILLARD)

la côte américaine. Ce fut au large de Nantucket qu'il aperçut la frégate anglaise.

Maun Caloway, un géant noir, à la peau couleur de charbon, second maître à bord du *Prince*, fut le premier à découvrir les voiles de la frégate, de son poste dans la hune, et il cria vers le pont, d'une voix profonde mais claironnante :

— Holà oh ! holà oh ! Johnny, un diable à quarante-quatre canons portant l'Union Jack !

Johnny monta lui-même dans les haubans pour voir et chacun de grimper si haut qu'il put, en hurlant et en conspuant l'immense vaisseau britannique. Le *Prince* ralentit son allure et Johnny dit tristement, mais non sans envie :

« Bon Dieu ! J'aimerais bien commander un machin comme ça un de ces jours ! »

— Si on s'en emparerait hein ? proposa en souriant Joe le Portugais, qui était premier maître.

— Ce gros là, il blo que Nantucket, hein, Johnny ? demanda le noir.

— On va s'amuser avec lui, hein, Johnny ? lança Isaac Gil, le Polonais, qui était à la fois commissaire et canonier.

Le voyage avait été excellent, une véritable réussite. Seul un fou risque un tel enjeu, mais qu'avait à craindre le petit voilier d'une si lourde coque, malgré ses quarante-quatre canons ?

— On va s'amuser, consentit Johnny.

Petit à petit, Johnny attirait le vaisseau vers la haute mer. Une journée de ce petit jeu et le port de Nantucket serait débloqué, ne fût-ce que pour vingt-quatre heures. Et, en attendant, comment pouvait-on mieux passer le temps ?

Puis, vers midi, le vent tomba subitement. Les deux voiliers furent réduits à l'immobilité, à deux miles l'un de l'autre.

Tout d'abord, Johnny ne s'alarma pas outre mesure du calme. Ils se trouvaient hors de portée de la frégate et la brise se leverait tôt ou tard. Cependant, comme c'était un capitaine méthodique, il fit préparer le bateau au combat et envoya quatre hommes en bas distribuer les mousquets, les piques et les coutelas. Il ne savait pas au juste ce qui pourrait arriver mais, si le commandant britannique était suffisamment furieux, il se passerait certainement quelque chose.

Pendant l'heure qui suivit, il ne se passa rien.

Une heure après midi, s'amorcèrent les événements qui allaient donner à Johnny Ordranax et à l'équipage du *Prince-de-Neufchâtel* au moins une petite place dans l'histoire du pays. Il y eut un remue-ménage à bord du vaisseau britannique et Johnny, prenant sa longue-vue, vit qu'on en mettait les canots à la mer. On les descendit tous, l'un après l'autre : le grand canot du commandant, les chaloupes, les barques d'assaut, jusqu'aux canots de sauvetage. Les fusiliers-marins se formèrent en rangs sur le pont puis furent descendus dans les canots. Puis ce fut le tour des petits canons de cuivre. Puis les hommes de l'équipage anglais, les canoniers, les rameurs s'entassèrent à leur tour, si nombreux qu'on eût dit que cela n'en finirait jamais. Les rames se mirent alors à battre la surface immobile des eaux et la petite armada avançait vers le voilier.

Le silence s'établit. On entendit les hommes respirer bruyamment, se cracher dans les mains tout en inspectant leurs canons et, quand l'ennemi fut à trois cents yards, Johnny siffla. Les trois petits canons, orgueil de Isaac Gil, crachèrent ; un des boulets creusa un trou dans le groupe d'habitants rouges qui montait le grand canot, un autre arracha la proue d'une des barques mais le troisième s'enfonça dans l'eau. Un coup manqué seulement sur de si petites

cibles, ce n'était pas mal, mais Johnny grogna : « Bon Dieu ! Ces apprentis, voilà comment ils tirent, comme si on avait jusqu'à demain ! » Les rameurs anglais chantaient en ramant, clairement et crânement. Ils furent bientôt à deux cents yards, puis à cent cinquante et leurs proues fendaient allègrement l'eau verte quand Johnny donna l'ordre de faire feu. Dans le fracas

des mousquets, on entendit la voix des petits canons auxquels répondirent les fusils anglais. Un homme s'effondra, du sang ruisselant de la gorge, c'est Nisk Kelly pensa Johnny, mais il y en aurait d'autres et d'autres encore maintenant, et le cuisinier se précipita avec deux marmites de poix bouillante au moment même où Johnny criait : « Repoussez l'assaillant ! »

Le grand canot du commandant venait de heurter le flanc du voilier, déversant marins et soldats, puis un autre canot, puis les autres ; les trente-six hommes s'élançaient au combat, poussant des hurlements sauvages, assommant à coups de crosses, enfonçant leurs piques, jouant du couteau, du poing, des dents, épaule contre épaule ; le pont du petit voilier était couvert d'hommes et Johnny, au centre, jouait de la pique comme un diable. Le sang coulait comme un flot sur les pieds des combattants.

L'instant d'après, le pont appartenait aux Américains, panrelants et épuisés, et l'ennemi se mettait hors de portée à force de rames. Isaac Gil réussit à tirer un dernier coup puis les bateaux anglais s'arrêtèrent, à cinq cents yards de là, furieux et grognant comme des chiens. Au delà, la grande frégate se balançait silencieusement sur la mer toujours immobile.

— Reprenez votre souffle, parce qu'ils vont revenir.

Moins d'une heure plus tard, les Anglais revinrent à la charge. Les bateaux légers, mis à mal par le feu des mousquets et les canons de Gil, avaient été renvoyés au vaisseau et leurs hommes valides répartis entre les cinq lourdes barques d'assaut. Les barques encerclèrent le voilier puis se dirigèrent vers lui de tous côtés. Gil concentra le feu de ses trois canons sur l'une d'elles et un coup heureux la coupa en deux, éliminant momentanément ses hommes du combat. Trois autres firent demi-tour devant le feu des mousquets. Mais la plus grande, le canot du commandant, s'accrocha à l'arrière du voilier et s'y maintint. Deux hommes, qui essayaient de la repousser de leurs piques, furent abattus et vingt-sept Anglais se précipitèrent sur le pont.

Ceux qui s'en souviennent assurent que cette seconde attaque ne dura pas plus de douze minutes. Ce fut un combat terrible, puis Johnny Ordranax et sa pique et Maun avec sa chaîne menèrent une charge désespérée et sauvage qui nettoya le pont du *Prince*, de la proue à l'arrière. Sept Anglais bondirent dans leur canot et s'éloignèrent mais, quand Johnny hurla : « Coule-les, Isaac, coule-les ! », Maun lui prit l'épaule et lui montra Isaac, évané, les tripes au vent.

L'histoire veut que cette bataille ait été la pire de toutes. Il ne s'agissait pas de repousser les assaillants jusqu'au bastingage et de les rejeter à l'eau car il n'y avait pas assez d'hommes pour cette manœuvre. Il s'agissait de les abattre sur le pont, à quatorze contre soixante ou d'être tués, car les Américains savaient parfaitement que, après un tel carnage, l'ennemi ne laisserait pas un seul d'entre eux vivant.

Le soleil était maintenant bas sur l'horizon. Sur la mer immobile, le voilier se balançait au rythme des lutttes désespérées des hommes et le sang coulait d'un bord à l'autre comme lorsque les vagues de la haute mer balayaient le pont. Les Américains luttèrent toujours. Le manche de sa pique étant cassé, Johnny Ordranax se servait de ce qui lui en restait comme d'une épée. Maun Caloway abattait sa chaîne rouge de sang à tour de bras. Jacob Peretz, un ex-marchand de fourrures, à la barbe noire, l'un des anciens de la synagogue de New-York, avait un coutelas à chaque main, Freddy Mac Duff, son partenaire, se servait de ses deux lourds pistolets aux crosses

de plomb comme de matraques et il y en avait quatre autres. Oui, ils n'étaient plus que huit quand le combat cessa et que les barques s'éloignèrent. Lorsque les huit survivants se traînèrent jusqu'au bastingage, ils constatèrent que l'une des barques était vide d'assaillants, qu'une autre ne contenait que des agonisants et qu'il ne restait, dans les deux autres, pas plus de quarant hommes en état de ramer.

Sur le voilier, les huit survivants s'effondrèrent dans le sang, trop épuisés pour faire un effort, trop proches de la mort pour y faire attention : elle était si récente pour les autres et si voisine pour eux. Johnny était couché, un bras passé autour de Jimmy Cadwater, l'enfant, et son pied touchait un mort. Le soleil se coucha et la mort et l'ombre tissèrent un même linceul. Il avait eu le désir de la gloire, mais il n'y avait point de gloire ici et le plus beau voilier du monde allait bientôt ressembler à un cercueil flottant.

Dans l'ombre, il entendit un bruissement sous la proue.

— Ils reviennent ! Ils reviennent ! lança-t-il à Maun.

Ce fut la quatrième bataille, la dernière. Puis, de nouveau, le silence.

Deux hommes se mirent péniblement sur pieds : le noir, Maun, et le petit Johnny Ordranax. Ils se traînèrent jusqu'au bastingage et s'y accrochèrent. La lune se levait maintenant et, à moins de vingt yards, ils virent deux des barques. Dans l'une d'elles, il n'y avait qu'un seul homme vacillant qui leur criait des injures, un seul homme sur pied. Les autres étaient morts ou blessés. Les deux autres barques et la frégate avaient disparu de la mer silencieuse.

Toute parole eût été inutile. Pendant quelques instants, les deux hommes restèrent penchés sur le bastingage sans dire un mot, puis Johnny Ordranax sentit passer la brise sur sa joue comme une caresse.

— On met à la voile, dit-il à Maun Caloway.

A JOURD'HUI, quelque cent vingt et une années plus tard, les vieux habitants de Nantucket se souviennent encore du « Bateau du Juif » et de la façon dont il entra au port au petit matin. Il est facile de comprendre que la légende se soit emparée de ce bateau portant un équipage de deux hommes, un noir et un juif, d'un bateau qui n'était que sang de l'arrière à l'avant, de ce délicat voilier de Baltimore sur lequel dormaient cinq morts pour chacun des vivants. Ils disent que le drapeau qui flottait toujours au mât était lui-même souillé de sang, mais pour ceux qui le virent entrer au port et purent en voir le pont, la scène était si épouvantable que nul n'osa la décrire sinon pour déclarer :

« Huit hommes, y compris les blessés, survécurent d'un équipage de trente-six. »

Ils disent également que le commandant du port demanda à Johnny :

— Mais comment avez-vous fait pour tomber sur cette frégate ?

— Nous lui avons livré bataille, répondit Johnny, et nous l'avons vaincue.

Et bien qu'il fût inconcevable et quasiment impossible qu'un petit voilier pût livrer bataille à un aussi grand vaisseau et y survivre, nul ne mit en doute la parole du petit juif aux yeux creux et au visage marqué de la petite vérole.

Il n'y a plus grand chose à dire, sinon que Johnny revint à la synagogue de Philadelphie pour rendre compte à ses anciens. Il entra, entouré ses épaules d'un taletch et pria jusqu'au moment où son tour vint de monter à l'autel et de parler. Et voici ce qu'il dit à la congrégation assemblée :

« Quel est le prix de la liberté ? », leur demanda-t-il dans la langue de ses ancêtres. Il prononça en hébreu le mot de liberté, qui est le mot le plus ancien que connaissent les hommes.

Personne ne répondit, mais chacun se prit à considérer, à part soi, comment on pouvait répondre à la question. Devait-on mettre dans la balance tous les juifs qui étaient morts de la haine, de l'ignorance, de la crainte ou par tous autres moyens dont les gentils se servaient contre eux ? Ou bien devait-on compter que ceux qui avaient combattu et étaient morts pour la Révolution et dont les noms étaient inscrits dans les livres de la synagogue ? Fallait-il y ajouter le prix d'un bateau, d'une maison incendiée, d'un enfant perdu ? Ou devait-on tenir compte de tous les hommes, juifs et gentils, depuis le commencement des temps ? Personne, donc, ne répondit. Comment faire un compte quand il s'agissait d'établir le prix d'une telle chose ?

Finalement, Johnny répondit lui-même : — Nous retirerons de mon voyage plus d'un million de dollars de bénéfices, pour mon pays, mon équipage et ceux qui m'ont financé. Je n'aurais pas parlé d'argent dans la maison de Dieu sinon pour préciser que le prix n'est justement pas là. La liberté est au prix du sang des braves et elle n'a jamais été acquise autrement. Je tiens à ce que ceci soit écrit par le scribe dans les archives de la synagogue. Et quand ce sera fait, j'irai placarder mes affiches afin de trouver un nouvel équipage.